

Concours de nouvelles



Mardi 4 février 2020, de 8 h à 12 h

AUCUNE SORTIE AVANT 12H.

Vous traiterez au choix l'un des trois sujets suivants.

CONSIGNES

- Vous indiquerez en haut de votre copie le numéro du sujet choisi.
- Votre texte doit comporter un titre souligné.
- Votre texte ne doit en aucun cas reprendre une histoire connue.
- Longueur minimale : 30 lignes.
- Les nouvelles seront notées.
- **Présentation** : laissez un bandeau de 5 lignes pour les annotations et **écrivez une ligne sur deux.**

* * * * *

SUJET 1

Inspirez-vous du tableau ci-dessous pour rédiger une nouvelle en respectant le cadre, l'atmosphère et les personnages présentés. La scène de la peinture devra être utilisée de manière significative dans votre récit.

Norman Rockwell,
The Runaway (La Fugue)
(1958)



The Runaway, 1958

SUJET 2

Vous inventerez une suite cohérente à ce texte extrait du roman de Stéphane LARUE, *Le Plongeur*. Vous tiendrez compte du statut du narrateur, des temps employés et des informations données dans l'extrait sur le cadre et les personnages.

Des flocons de neige mouillée s'écrasaient mollement sur le pare-brise. On n'entendait que le va-et-vient des essuie-glaces et la rumeur étouffée des voitures qui passaient à côté de nous. Malik s'était garé le long du trottoir, derrière une Tercel¹ qui avait connu des jours meilleurs. Il avait éteint la musique et regardait devant lui. Le ciel commençait déjà à s'assombrir. Il était à peine seize heures. Des gens remontaient Saint-Hubert d'un pas rapide, le cou rentré dans les épaules. Certains avaient les bras chargés de paquets. Les fenêtres des appartements s'éclairaient de jaune et d'orangé. L'atmosphère artificiellement chaleureuse des fêtes régnait sur Mont-Royal devant nous et je ne ressentais rien.

Stéphane Larue, *Le Plongeur* (2016)

¹ La Tercel est une petite voiture économique commercialisée entre 1978 et 1999.

SUJET 3

Vous inventerez une histoire en employant les mots suivants au moins une fois dans votre récit. Vous veillerez à ce qu'ils soient utilisés de manière significative.

ville, voile, solitude, couleurs, s'évertuer à, hasards, lambiner, rouillé, patient

Jules.

Concours nouvelle

Sujet 1 : À la recherche d'étoiles

Il était presque une heure du matin, je n'avais pas dormi de la nuit. J'étais étourdi et fatigué, mes paupières étaient lourdes. Pourtant, l'idée de vivre une grande aventure m'inspirait encore. Je voulais aller voir les étoiles et la lune. Mon père me disait qu'elles étaient belles et lumineuses, et la lune, encore mieux, un satellite qui brillait et éclairait la pénombre. Malheureusement, on ne la voyait pas de ma petite chambre.

Je fis sans bruit mon sac, bourré de sandwiches à la marmelade de fruits frais qu'on avait cueillis la veille. Je nouais le tout et mis la grosse boule de tissu rouge sur un bâton. J'enfilai mes chaussures puis fis mes lacets de cuir. Je me faufilais, mon bâton sur l'épaule jusqu'à la porte. Mes chaussures ne faisaient presque aucun bruit grâce à leurs semelles qui étaient si lisses à cause des courses avec mes amis.

C'était le moment de partir. Je fermai la porte avec délicatesse, et je m'échappai sous la nuit et les ombres noires des arbres. Je courais très vite, un pied à la fois, j'étais libre. La nuit était chaude, une lourde transpiration coulait doucement sur mon corps. Au loin, j'entendais la musique de fêtards. Je n'allais pas m'approcher, ça pouvait être dangereux. J'allai passer par cette forêt un peu plus loin pour sortir de la ville. Il faisait si sombre que je ne voyais pas où j'allais. J'entrai dans la forêt, je suivis un chemin. Il y avait des chênes à perte de vue. J'avais oublié ma montre, mais il était bien trop tard pour retourner la chercher. Je me retrouvais donc seul, dans le silence pesant, sans savoir l'heure. En paniquant, j'avais oublié dans quel sens j'allais. J'avais peur, une goutte de sueur froide coulait sur mon visage chaud. Je décidai de m'arrêter là, au pied de cet arbre gigantesque. Ses racines étaient démesurées, partant dans tous les sens. L'une d'entre elles était couverte d'une mousse verte confortable. Cela pouvait faire un très bon oreiller. Je dénouai le nœud du tissu rouge qu'on voyait à peine dans le noir de la forêt. Je mangeai avec appétit. Quelques minutes plus tard, j'étais rassasié. Mon corps devenait lourd, je ne bougeais que mes yeux de temps en temps pour regarder le ciel tacheté d'étoiles. C'est comme si elle se décrochaient du ciel et se laissaient tomber jusqu'au sol. Je pouvais enfin m'endormir, j'avais accompli ma mission, regarder les étoiles. Mes paupières se fermaient enfin, après une longue journée, et je m'endormis sur la petite mousse verte de la racine qui m'entourait comme si elle me protégeait.

Soudain, une lumière traversa mes paupières encore fermées. Cette lumière venait d'une lampe de poche. Il y avait du bruit autour de moi, des voix plutôt, sûrement de l'espagnol, ma première langue. Tout à coup, on me souleva, je fus transporté dans les bras d'un inconnu fort et de grande taille. Je n'ouvris pas les yeux par peur et par fatigue. On me posa calmement sur une banquette. Quelques secondes après, je compris que j'étais en train de bouger, j'étais certainement dans une voiture. Il fallait que j'agisse, on était sûrement en train de m'enlever! Mais que faire? Le ventre vide, la fatigue, je n'avais pas la force de me défendre. J'ouvris les yeux, la lumière de l'aube m'éblouit, ma tête tourna brusquement. C'était un homme au volant, il avait un uniforme bleu et une casquette plus foncée; très familiers. Mais je m'aperçut qu'il était armé. Avant de crier de peur, je compris de justesse que cet homme n'était qu'un agent de police. Je pensais à mes parents. Ils devaient s'inquiéter. Je m'attendais à ce que le gendarme m'emmenât chez moi ou alors au commissariat, mais il me conduisit plutôt vers le café du coin. Drôle d'endroit où aller lorsqu'il est très tôt, et qu'on a un enfant perdu entre les mains. Il se gara près du café et il regarda en arrière pour voir si j'étais éveillé, un petit moment s'écoula puis il me sourit. Il demanda mon prénom.

« Je m'appelle Jonas, répondis-je, soulagé.

- Bonjour Jonas, moi c'est Pedro, je suis agent de police. Tes parents ont signalé ta disparition, et donc j'ai eu la responsabilité de te trouver. Tu étais seul dans la forêt. Que faisais-tu? Viens me raconter dans le café » avait-il répondu, gentiment.

Je le suivis jusqu'au café. On s'assit sur des tabourets verts. Je posai mon bâton à côté sur le sol. Je lui racontai tout. Il était très à l'écoute, on rit ensemble jusqu'à ce qu'il me ramène chez moi, au chaud avec mes parents. La quête d'étoiles était terminée mais j'en garderai un bon souvenir.

FIN.

CONCOURS DE NOUVELLES

Olive masquée.

Sujet n°1

Au péril de ma vie, au cœur de mes envies.

“Où étais-tu hier soir ? proférait ma mère furieuse.

-J'étais au travail jusque très tard ! déclara mon père énervé et embêté par cette discussion embrouillée.

-Et bien, qui était la charmante jeune femme avec qui tu causais dans ta voiture ? demanda-t-elle sarcastiquement, même si on sentait de la faiblesse et de l'irrégularité dans sa voix.”

Tous les soirs, le même refrain sempiternel, les mêmes chamailleries d'enfants ! Cependant, mon père trompait ma mère. Chaque soir, ma mère voyait papa, peu rusé, dans sa voiture avec une nouvelle conquête. Pourtant maman renonçait au divorce, papa était d'une grande aide financière. Mais ce n'est pas tout. Dès que j'essayais de calmer la tempête et d'apaiser les tensions dans la maison, mon père me battait comme le boulanger bat son pain et ses baguettes. J'en avais terriblement assez de sa malhonnêteté et de son petit jeu de renard !

Tout à coup, mon père cria aussi fort qu'un lion rugissant. Mon cœur battit la chamade et mon sang se glaça. Depuis ma chambre, je perçus le bruit d'un vase et de la vaisselle se briser en mille morceaux ! C'en était trop, la goutte d'eau qui faisait déborder le vase ! Sûr de moi et déterminé à fuir ce cachot, je décidai de partir avec mon baluchon garni de mes objets et brimborions inséparables. Je fuguais. Je voulais partir loin, voir la mer ! Ah, la mer ! Cet endroit si magique que j'espérais un jour pouvoir atteindre ! C'est ainsi que je partis.

Mon tee-shirt jaune rentrait dans mon jean ; je portais mes chaussettes blanches d'écolier et mes souliers aux lacets emmêlés.

Après une heure de marche interminable, mon physique d'élève de deuxième année de primaire, ne pouvait plus supporter la chaleur du soleil d'un début de matinée de juillet. Ma gorge semblait sèche. J'étais assoiffé et je sentais de la transpiration et sueur dans mon cou et sur mon visage.

J'aperçus un bar. Lorsque je franchis le seuil de la porte vitrée, une clochette retentit et se fondit dans le décor avec les bruits de la pièce principale du bar. Celle-ci était remplie de campagnards et d'habitants du coin. Chacun d'eux prenait soit un café soit une pâtisserie locale. L'odeur amère du café envahissait mes narines. Cette micro-brasserie était modeste et usée. Pourtant, certaines teintes et couleurs comme celle des tabourets, vert sapin, ressortaient neuves et modernes. J'eus peine à m'asseoir ! Mes pieds ne touchaient pas le sol et dodelinaient dans l'air qui était chaud et estival. Une fois installé, je pus observer plus attentivement les alentours. Les machines à café étaient remplies de graines et les cafetières de café. Une vitrine offrait des gâteaux de toutes sortes et la radio était placée en hauteur sur une fine étagère fixée au mur de bois blanc crème. À côté, il y avait un tableau d'ardoise présentant à la craie, les différents plats spéciaux du jour.

Un barman, un monsieur d'une cinquantaine d'années, vint en face de moi de l'autre côté du comptoir. Il avait une chemise blanche qui faisait ressortir son bronzage caramel, une cigarette à la bouche et une petite serviette blanche sur le dos. Au même instant, à ma gauche, un drôle de monsieur apparut. Il était vêtu d'un uniforme bleu électrique, il portait des bottes d'équitation et un chapeau de marin. Il s'assit sur le tabouret d'à côté. Il tourna la tête et m'aperçut. Les deux hommes, à la fois amusés et inquiets, me demandèrent ce que je faisais ici, seul et sans surveillance d'un adulte. Le marin était en fait un policier de la région ! Intrigué de la situation dans laquelle je me trouvais, il me questionna adroitement. Je réfléchissais attentivement avant de parler. Devais-je dénoncer papa ? Impossible, sinon maman et moi nous nous retrouverions à la rue sans argent et nous finirions le reste de nos jours à mendier sans infime espoir. Alors, je lui mentis. Certes mon père était un homme de la pire espèce mais si un jour je m'enfuyais, je ne le reverrais plus et je laisserais maman avec un minimum d'argent grâce au métier de papa et elle n'aurait plus à payer ma part. Donc je trouvai un prétexte valable. Je lui dis que je voulais visiter la région, déambuler sur les chemins de graviers, baguenauder dans les splendides champs de lavandes parfumés et éclatants et que je voulais sentir davantage l'air frais et le soleil pétiller sur mon visage. Il m'écouta et m'ordonna de rentrer chez moi. Je le suivis jusqu'à sa voiture. Le trajet fut d'un calme et d'une placidité que je n'avais connue nulle part ailleurs. Au fond de moi, la tristesse envahissait mon pauvre cœur. J'avais la gorge nouée et j'appréhendais le retour à la maison. Arrivé devant mon épouvantable maison, de gros nuages gris passaient, chancelant doucement à travers le ciel cendré, laissant place à une atmosphère froide et glacée.

J'étais à présent dans mon lit douillet et confortable. Mes parents ne m'avaient pas fait manger et j'étais directement allé dans ma chambre juste après que le policier eut donné quelques explications à mes parents mécontents. Mes paupières étaient lourdes et mon rêve put prendre place. Je sentais le sable mouillé à mes pieds, j'enviais les mouettes insupportables qui, elles, avaient la chance d'entendre le doux clapotis des vagues. Ce que je voulais, c'était parcourir le monde mais au lieu de ça je me retrouvais emprisonné. Un jour, j'irai loin, très loin, comme un oiseau je survolerai les terres et lacs, comme un poisson je voyagerai entre mers et océans, comme un humain libre, je serais maître de mon destin.

FIN

Gia

Cecilia
Sujet 3.

C'était en 1929, et la Grande Dépression arriva aux États-Unis. Mon premier instinct fut de protéger Gia. Je l'avais mise sur un train, en direction de la ville de New-York, pour qu'elle aille vivre avec sa tante. Je ne l'avais pas revue depuis ce jour. Je me rappelle parfaitement ses cris d'angoisse quand elle réalisa que je ne l'accompagnerais pas. Ma vision était compromise par un voile de larmes. Je me souviens de lui avoir tourné le dos, comme une dernière tentative désespérée de ne pas lui laisser voir mon chagrin. Mais elle et moi étions conscients de la douleur que cette séparation nous causait à tous les deux. Je revois encore mes derniers moments avec elle dans mes cauchemars. Si j'avais su ce que l'avenir nous réservait, je ne l'aurais jamais mise dans ce train.

Une fois arrivé au petit appartement que je partageais avec Gia, je mis tous mes appartenances dans un sac. Je jetai le sac par-dessus mon épaule et me dirigeai de nouveau vers la gare. Une fois arrivé, j'achetai un billet, mais celui-ci n'allait pas en direction de New-York. Celui-ci allait m'emmener vers ma propre aventure. Je me dirigeai vers le Montana. Le trajet dura douze heures, mais pas une seconde ne s'écoula sans que je pense à elle. Gia était ma petite sœur. Nous étions devenus orphelins six ans auparavant, après la mort de mes parents. Moi, l'aîné, j'étais devenu responsable d'elle. Pendant longtemps j'avais réussi à lui offrir une vie heureuse, mais une fois la Grande Dépression débutée, je ne pouvais même plus la nourrir. Ce désespoir m'avait mené à me séparer de ma sœur.

Quand j'arrivai au Montana, le soleil se couchait, donc je me précipitai vers la ferme la plus proche et je suppliai qu'on m'embauche. Après une heure de supplications, le propriétaire eut pitié de moi et me donna du travail. Je commençais le lendemain. Je travaillais jusqu'à être totalement épuisé. Tous les matins, je m'évertuais à sortir de mon lit. La solitude était désespérante, mais je savais que Gia comptait sur moi, alors je continuais à travailler. Je travaillais pour cet homme, vieux et strict, mais agréable. Tous les dimanches après la messe, il m'invitait à déjeuner chez lui. Il n'avait pas de famille et je pense qu'il était plutôt solitaire. Pendant le temps que j'ai travaillé avec lui, nous avons développé une grande amitié.

Deux ans plus tard, il fut victime d'une crise cardiaque et il ne survécut pas. Des larmes coulaient sur mon visage en apprenant cette nouvelle. Il était plus qu'un ami pour moi, il était devenu comme un père. J'allai aux funérailles pour offrir mes condoléances. En sortant de la chapelle, un homme me prit de côté et demanda à me parler. Il m'expliqua que le vieillard m'avait tout laissé. Toutes ses richesses et toutes ses propriétés étaient maintenant les miennes. J'étais paralysé. Une fois que j'eus regagné ma capacité à bouger, je bégayai rapidement mes remerciements à l'homme et je courus à la gare sans lambiner. Je pris le premier train en direction de New-York. Pour la première fois, depuis que j'étais monté dans le train pour le Montana, je me sentais joyeux. Je regardais le paysage par la fenêtre avec un sourire sur mon visage. La joie que je ressentais me permettait d'apprécier la beauté des couleurs d'automne, des feuilles dans les arbres, et du ciel bleu. Cela faisait quatre ans que je patientais, en attendant ce moment.

Arrivé à la gare de New-York, je me précipitai vers la sortie et courus en direction de l'appartement de ma tante, là où vivait Gia. J'étais si distrait par l'idée de voir ma sœur que je ne vis pas, sur mon chemin, la jeune fille qui sortait de sous un escalier. Elle était clairement une sans-abri. Il était trop tard! Je la renversai... Elle et moi étions par terre. Je me précipitai pour l'aider à se lever quand je vis son visage. Mon cœur s'arrêta. Je m'agrippai à la rampe rouillée, mes jambes ne pouvaient plus supporter mon poids. C'était elle, c'était ma sœur. Elle m'avait sûrement reconnu elle aussi car elle me sauta dans les bras. Je la tenais pendant qu'elle sanglotait. Finalement, elle m'expliqua que notre tante était décédée et qu'elle n'avait plus personne pour s'occuper d'elle. La culpabilité me dévora. Je l'avais laissée dans cette situation. Je serrai Gia contre moi une dernière fois et nous partîmes à la gare ensemble. Je ne sais pas si c'est le destin ou le hasard qui nous avait permis de nous retrouver, mais j'en étais infiniment reconnaissant.

Nouvelle

Sujet numéro 3 :

J'y étais presque.

Ça y est, je largue les amarres et je mets les voiles, en laissant la ville derrière moi. La mer est calme, une mer d'huile. Je vois le reflet du soleil dans l'eau comme s'il était sous la mer. Je me lance dans la plus grande aventure de toute ma vie. J'avais entendu parler de l'existence d'une île au trésor. Un homme rencontré au marché m'avait vendu la carte pour s'y rendre pour seulement quelques pièces. Quelle affaire! C'est pour cela que je me trouve présentement dans mon bateau, les cales pleines de pioches, de pelles... tout ce qu'il me faut pour pouvoir déterrer les coffres.

Je navigue maintenant depuis trois heures, et le ciel commence à devenir noir. Une tempête approche! Les éclairs fusent de partout, la mer bouge, les vagues se fracassent les unes contre les autres! Le bateau bouge dans tous les sens, et manque à plusieurs reprises de se retourner. Après une heure de fureur qui m'a paru une éternité, la mer se calme enfin. Quel soulagement! Je me situe juste à côté d'une petite île. Je décide d'aller l'explorer. Quand je descends du bateau, je touche l'eau chaude qui me réchauffe les pieds. Sous mon pied, se trouve un magnifique coquillage. Au moment où je le prends dans ma main deux antennes sortent de la coquille. Elles me font sursauter et je le relâche dans l'eau. Il s'enfouit sous le sable et disparaît. Quand j'arrive sur la plage je suis ébloui par les couleurs de l'île. Elle est magnifique! Je m'enfonce dedans pour aller l'explorer. Il y a des feuilles vertes, des buissons rouges, des fleurs jaunes, roses et bleues. Je suis devant une explosion de couleurs! Un peu plus loin, je trouve des arbres fruitiers à tire-larigot. Je prends un fruit pour le goûter mais le recrache aussitôt. Ce n'est pas bon du tout! Je passe les arbres et j'aperçois l'extrémité de l'île. Je retourne donc dans mon bateau et repars en mer.

Cela fait maintenant deux jours que je navigue. Je commence à ressentir de la solitude. Pour l'oublier, je m'évertue à laver le pont, recoudre les voiles abimées...

Je fais le ménage dans ma cabine quand tout à coup une tempête éclate! C'est reparti. Elle est beaucoup plus forte et beaucoup plus violente que la précédente! Le bateau est de guingois! Les vagues s'écrasent sur le pont! Je sors de ma cabine en courant pour aller plier les voiles quand une vague me renverse, me fait tomber du bateau et m'emporte avec elle dans la mer. Je me réveille sur une plage, avec un mal de tête atroce! Je suis seul sur une île. Ma jambe est cassée. Je prends donc une grande feuille qui se trouve à côté de moi et l'enroule autour de ma jambe, puis, pour qu'elle ne s'enlève pas, je prends une liane, l'enroule autour de la feuille et je fais un nœud. Je ramasse un bout de bois pour m'en servir de canne. Je regarde devant moi, mais je ne vois que la mer et derrière moi une forêt. Cette forêt, j'ai l'impression de l'avoir déjà vue quelque part. Elle m'est très familière. Je réfléchis. Je vais chercher au plus profond de mon cerveau quand soudain... Mais oui! C'est l'île au trésor! Quel hasard! Je suis fou de joie! Sans perdre un instant, je m'enfonce dans la forêt; mais avec ma jambe cassée, je lambine. Je ne peux pas avancer trop vite, sinon elle me fait mal. Après plusieurs heures de marche, j'aperçois un bout de métal rouillé qui dépasse du sol. Comment faire pour le sortir de là? Un peu plus loin se trouve un bâton avec un bout arrondi. Parfait! Je commence donc à creuser. Il faut être très patient pour ça car c'est long et épuisant.

Après une heure d'effort, je parviens à le déterrer. C'est un coffre! Le problème c'est qu'il y a une serrure mais pas de clé. Je prends le bâton qui m'a servi de pelle et je commence à donner de gros coups à la serrure. Quelques minutes après, elle cède. Enfin! J'ouvre le coffre. Une lumière jaune m'éblouit. Elle s'atténue. Je m'apprête à voir ce qu'il y a dedans...

« Antoine, il faut te réveiller si tu ne veux pas être en retard pour aller à l'école! »

La fin et le début

par Vincent Gylan

Ce fut par un beau jour d'été que je partis. On était le 23 juillet, je m'en souviens comme si c'était hier. Je partis parce que je n'avais plus de raison de rester.

Je n'avais que huit ans à l'époque. La veille, mon père était rentré à la maison tard le soir. Il était de très mauvaise humeur. Pendant la nuit, des cris et des bruits de verre qui se brisait me réveillèrent. Je me levai et j'entrai dans le salon. Je dormais encore à moitié, mais je me souviens d'avoir vu deux policiers costauds, uniformes bleus, badges tous brillants, en train d'arrêter mon père. Ce n'était pas la première fois qu'une scène pareille se passait chez nous. Après la mort de ma mère, il y a trois ans, ces scènes étaient devenues assez fréquentes. Mon père se faisait arrêter pour des choses comme « méfait public » ou « violence due à la surconsommation d'alcool », des choses auxquelles, dans le temps, je ne comprenais rien. Chaque matin après que mon père avait été arrêté, je le retrouvais endormi sur le sofa ou en train de pleurer, la tête entre les coudes sur la table. Mais ce matin-là, le matin du 23 juillet, mon père n'était ni sur le sofa ni à la table. Il n'était pas non plus dans la salle de bain ou dans notre chambre. Mon père n'était pas rentré. Il avait probablement fait quelque chose de plus grave que les autres fois et n'allait pas revenir de si tôt. Comme il n'y avait plus personne sauf moi à la maison, je décidai que je pouvais faire ce que je voulais. J'avais lu plusieurs histoires de jeunes aventuriers qui partaient de chez eux pour aller explorer le monde et j'avais toujours rêvé de faire de même un jour. Ça ne me prit pas beaucoup de temps pour en venir à la conclusion que j'allais partir à l'aventure ce 23 juillet-là. Je pensai rapidement : de quoi avait besoin un aventurier ? Je consultai mentalement les livres que j'avais lus. C'était cela, oui, j'avais besoin d'un balluchon ! Je pris ma fine couverture rouge à points blancs et je la posai sur la table. Sur la couverture, j'allais mettre ce dont je pensais avoir besoin. Je fis un tour à la cuisine pour voir quelle nourriture je pourrais prendre. Il restait une pomme, six ou sept cannettes de bière, des biscuits type crackers, des restes de jambon séché, une petite boîte contenant des arachides salées et une assiette avec ce qui semblait être de la salade, mais qui était couverte de mousse blanchâtre et avait pris un teint vert-violacé. Je n'allais quand même pas manger ça ! De toutes ces provisions, je pris la pomme, les biscuits-crackers, et la boîte avec les arachides salées. Je mis le tout sur la couverture et j'allais l'attacher, mais je m'arrêtai. J'avais aussi besoin d'argent. Je regardai dans la petite boîte où mon père et moi mettions notre argent, mais je n'y trouvai que deux pièces de 25 centimes et une pièce de 10 centimes. Je pris les trois pièces et les mis dans la poche de mes jeans. Ensuite, je pris mon ours en peluche qui s'appelait Teddy et je le plaçai avec ma nourriture sur ma couverture. Je liai les coins du tissu pour former un sac. Je pris le sac et, après un dernier regard lancé à notre appartement, je sortis dans le corridor. Je n'aimais pas les corridors mal éclairés de notre immeuble, donc je sortis le plus rapidement possible. Je me retrouvai dans les rues du East Side de New York, prêt à commencer mes aventures. Ou plutôt presque prêt. Il me fallait encore trouver un bâton pour mon

balluchon. Il y avait un parc à chiens à côté de notre maison. Je m'y rendis et je cherchai des yeux un bâton. J'en trouvai un, bien lisse et droit, dans le coin le plus proche de l'endroit où je me trouvais. Je le pris et j'attachai mon sac dessus. Maintenant, j'étais complètement prêt à partir à l'aventure. Mais où irais-je ? Je décidai d'aller sur l'avenue la plus proche et de marcher dans le sens de circulation des voitures. Je me rendis à l'intersection où les panneaux m'informèrent du fait que j'étais sur la seconde avenue. Les voitures allaient en direction du centre-ville de Manhattan. Je pouvais voir les hauts gratte-ciel au loin. J'avais été seulement deux ou trois fois au centre-ville avec maman. J'avais hâte d'y retourner. Je commençai donc à marcher dans cette direction. Plus j'avançais, plus la rumeur de la ville grossissait. Il y avait de plus en plus de voitures, de passants et de marchands de hot-dogs. Il y avait aussi beaucoup de personnes à vélo, livrant de la nourriture de la part d'un restaurant ou d'un autre. Je marchais la tête en l'air, admirant les affiches des magasins, les vitrines regorgeant de chapeaux à la mode, de bottes en cuir, de robes multicolores, de sacs à main de toutes formes, de chocolats, de gâteaux, de pâtisseries, de charcuteries, de viande séchée, salée et fumée, de poissons frais, de vases en terre cuite, de lampes dorées, de baignoires au pourtour de marbre, de réfrigérateurs, de fours, ... Il y avait aussi d'énormes crabes, encore vivants dans des aquariums de verre, bougeant comme des monstres dans des histoires fantastiques. Tout ce que je voyais m'intéressait. Les passants aussi m'intriguaient. Je regardais tout autour de moi et je ne remarquai même pas que je m'étais rendu à la cinquantième rue en partant de la quatre-vingt-douzième ! Je vis juste qu'alors, il y avait beaucoup plus de personnes et beaucoup plus de voitures et que les maisons étaient beaucoup plus hautes que là où j'habitais. Je me rendis ainsi à la quarante-deuxième rue. À ma droite, cinq avenues plus haut, je vis un parc et je décidai d'y aller pour prendre ma collation. C'était le Bryant Park, comme le disaient les panneaux. Une église quelque part sonna midi. J'avais marché sans arrêt pendant près de trois heures ! Oh, que j'étais fatigué ! Mes pieds me faisaient mal et mes jambes étaient engourdis par l'effort. Je traversai la rue et entrai dans le parc. Il y avait un terrain d'herbe au milieu. Je me dirigeai vers le terrain et je m'assis sur la pelouse verte et fraîche. Quel soulagement ! Je sortis la pomme, les noix et les biscuits de mon balluchon. Je les avalai tous en quelques minutes. Après ma collation, je m'étendis et je fermai les yeux. Je crois que je m'endormis, car ce fut une voix qui me tira du sommeil. «Eh, toi, le petit garçon, réveille-toi tout de suite !» J'ouvris les yeux et je vis un policier à la peau bronzée qui me regardait. Il faisait au moins deux fois et demie ma taille.

« Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Ce matin, je suis parti à l'aventure et là je me repose.

– Tu es seul ?

– Oui.

– Lève-toi donc et suis-moi, j'ai deux mots à te dire.»

J'avais l'impression que mon aventure allait trouver sa fin à ce moment-là. Nous sortîmes du parc et tournâmes à l'intersection. Puis, nous entrâmes dans un restaurant dont l'enseigne disait : « Giacopo's

Coffee and Lunch ». Le policier s'assit devant le comptoir et me fit signe de faire comme lui. Comme la chaise tournante était trop haute pour moi, le policier dut me soulever et m'asseoir sur la chaise lui-même. Un homme d'apparence italienne nous approcha de l'autre côté du comptoir.

« Hey, Nick.

– Hey, Jiacopo. »

Nick commanda un cappuccino pour lui-même et puis me demanda ce que je voulais, moi.

« Je n'ai que soixante centimes, je ne sais pas si...

– Je vais payer pour toi. »

Je fus si surpris que je ne sus comment répondre. Il me regarda quelques secondes puis dit à Jiacopo de me donner une part de cheese-cake et un milk-shake à la fraise. En voyant ma surprise, il rit d'un rire généreux et paternel. Puis, il me demanda chaleureusement de lui raconter avec plus de détails ce que je faisais là et comment je m'y étais rendu. De l'autre côté du comptoir, Jiacopo alluma une cigarette et vint écouter mon histoire. Je leur racontai donc ma journée jusque-là. Quand j'eus fini, l'Italien nous servit la commande de Nick et se rassit pour me regarder. Le policier me regardait aussi. Il me dit : « Tu sais, c'est un de mes amis policiers qui a arrêté ton père la veille. Il m'a raconté ce qui s'est passé. Ce que ton père a fait est plutôt mauvais. Il va probablement aller en prison pour son crime. »

Ensuite il fit une pause, puis me demanda si je connaissais quelqu'un de ma famille ou de mes amis qui pourrait m'héberger et prendre soin de moi pendant l'absence de mon père. Je lui répondis que je ne connaissais personne et c'était vrai. Il réfléchit, se mordit la lèvre, mélangea son cappuccino avec sa cuillère et finit par formuler une conclusion. Nick me demanda si je voudrais venir habiter avec lui et sa famille jusqu'au moment où mon père reviendrait. J'étais flatté par cette proposition inattendue.

« Bien sûr que oui ! »

Il fut content de ma réponse. Il sourit, comme je n'avais vu sourire que ma mère, d'un sourire qui rappelait les jours d'été et le vent frais. Puis, Nick soupira et finit en une gorgée son café. Ensuite, il me regarda et me dit : « Termine rapidement ton cheese-cake et ton milk-shake, je veux te présenter ma famille. »

Au moment où le policier à la peau bronzée me réveilla dans le Bryant Park, je pensais mon aventure terminée. Au contraire, c'était en fait le début d'une toute nouvelle aventure. Je vécus chez Nick et sa famille durant un mois et c'est là que je pris une décision importante. J'avais deux options dans la vie : soit devenir un alcoolique violent et un bandit comme mon père ou devenir policier comme Nick. Je ne dus pas me casser la tête pour savoir quelle option je préférais. J'allais devenir policier. Je ne savais pas grand-chose du métier, je ne savais que ce que j'avais vu dans les films. En vraie vie, c'est plus compliqué que dans la plupart des films. Être policier est difficile et il faut vraiment avoir de la passion pour faire ce travail chaque jour. Ce mois avec Nick fut le début de ma passion pour ce métier.

La fugue d'Hector

Par Louise Hay

Hector vivait dans une famille classique du XX^e siècle. Il avait deux parents et trois frères et sœurs. Son frère, sa sœur et lui allaient à l'école pendant que leur petit frère restait à la maison. Leur mère était femme au foyer et leur père travaillait, mais Hector ne savait pas trop ce qu'il faisait comme métier. Cependant, Hector était très malheureux. Son grand frère avait les meilleurs résultats de sa classe dans toutes les matières et pas lui. Hector n'y voyait aucun problème, après tout, tout le monde a des facilités dans certaines choses, et lui dessinait très bien. Par contre, ses parents n'étaient pas satisfaits. Dès qu'ils jugeaient qu'Hector avait eu une mauvaise note, c'est-à-dire en dessous de 17 sur 20, ils le battaient ou l'insultaient. Mais ses problèmes ne s'arrêtaient pas là car il se faisait également harceler à l'école. Ses camarades se moquaient de sa petite taille : à neuf ans, il n'avait la taille que d'un enfant de sept ans. Son plus grand rêve était de s'enfuir, mais il ne pouvait pas car ses parents le surveillaient toujours et la nuit, ils fermaient sa porte à clef et, sa chambre étant au troisième étage, il ne pouvait pas passer par la fenêtre.

Mais un jour, le père d'Hector fut arrêté pour conduite en état d'ébriété. Sa mère dut donc aller le chercher au poste de police et Hector resta seul chez lui. Le petit garçon savait que c'était sa seule chance de s'enfuir, donc il prépara son baluchon et s'enfuit en courant.

Les premiers jours, il ne savait pas où aller. Il n'avait pas d'argent et il vola donc quelques fruits et biscuits. Il évitait les policiers car il savait qu'il était recherché. La nuit il dormait mal à cause du froid et de la faim. Un jour, il se trouva nez à nez avec un policier. Ce dernier lui demanda :

« Es-tu Hector Kentwood ?

- Non, répondit le garçon, effrayé.

- Mais si ! Je te reconnais ! » reprit le policier.

Hector prit ses jambes à son cou, mais le policier le rattrapa vite. Il se débattit mais l'homme était plus fort que lui. Le policier raccompagna le petit garçon chez ses parents qui ne manquèrent pas de le gronder, non pas parce qu'il leur avait fait peur et qu'ils étaient inquiets, mais parce qu'il avait été absent à un contrôle de mathématiques.

Deux semaines plus tard, sa mère était malade et son père était parti travailler. Hector prit son baluchon et sortit en douce. Avant que le policier ne le ramène chez lui, il avait repéré un café avec peu de monde. Il s'y dirigea donc de peur de revoir le policier. Arrivé là-bas, le garçon demanda au serveur s'il pouvait être logé et nourri. En échange, il ferait la vaisselle le soir. L'homme accepta car il aimait beaucoup aider les gens. Hector remarqua que le policier qui l'avait ramené chez ses parents venait à ce café tous les vendredis à 18h30. Hector se dit qu'il devait être bien malchanceux pour que ce policier vienne ici. Il hésita à changer d'endroit mais se dit que c'était trop risqué, et qu'il risquait de se faire dénoncer s'il tombait sur des gens

qui ne voulaient pas l'aider. Il préféra donc rester avec le serveur qui l'aidait mais faisait très attention à ne pas se montrer, surtout le vendredi soir. Le garçon raconta au serveur pourquoi il avait fugué ; celui-ci lui conseilla d'abord de retourner chez ses parents. Voyant qu'il n'arriverait pas à le convaincre, il lui dit d'au moins quitter la ville car il y était très recherché. Hector décida donc de quitter la ville le vendredi à 17h30 pour avoir deux jours pour se préparer, tout en étant sûr de ne pas croiser le policier. Ce jour-là, à 17h, après avoir rassemblé toutes ses affaires dans son baluchon, il alla s'asseoir sur le tabouret devant le serveur pour discuter un peu. Il n'y avait personne, donc ils parlèrent de ce qu'Hector allait faire. Cependant, ce jour-là, c'était l'anniversaire du policier et il avait donc fini une heure plus tôt. Il s'assit à côté d'Hector qui, dès qu'il avait remarqué de qui il s'agissait, avait tourné légèrement la tête de façon à ce que l'on ne voit pas son visage. Il paniqua et se demanda comment il allait pouvoir s'en sortir. Le policier ne lui laissa pas le temps de réfléchir plus longtemps, ayant remarqué son attitude bizarre, il comprit de qui il s'agissait. Il dit :

« Encore toi ! Viens avec moi, je te ramène tout de suite chez toi !

- Mais j'y retournais. Regardez, j'avais préparé mon baluchon, » répondit l'enfant.

Le serveur, sachant ce que comptait vraiment faire Hector, ne put s'empêcher de sourire. Le policier le remarqua, ce qui ne fit qu'augmenter son doute concernant Hector :

« Dans ce cas, je suppose que tu ne vois aucun problème au fait que je te raccompagne.

- Non, sanglota le garçon, s'il vous plaît !

- Pourquoi as-tu fugué jeune homme ? Tes parents doivent s'inquiéter, » reprit le policier.

Hector lui expliqua son histoire, espérant que le policier ne le ramènerait pas chez lui.

À la grande surprise d'Hector, le policier fut très attentif et lui raconta même qu'il avait vécu quelque chose de similaire étant petit. Il lui dit que cependant, la solution n'était pas de fuguer, il fallait qu'il attende la majorité pour partir, et d'ici là, il devait vivre selon les règles de ses parents même si elles lui paraissaient injustes. Le petit garçon savait bien que le policier allait lui dire ça, après tout il devait faire régner la loi, c'était son métier. Le policier dit à Hector qu'il le raccompagnerait de nouveau chez lui, mais qu'il voulait d'abord boire son café. Hector savait que s'il rentrait chez lui, après deux fugues, ses parents feraient beaucoup plus attention et que c'était sa dernière chance. Il n'avait qu'à attendre que le policier fasse moins attention à lui. Peu après, il sentit que l'attention du policier s'était relâchée. Il n'y réfléchit pas à deux fois et sauta du tabouret pour courir jusqu'à la porte. Il ne prit même pas le temps de ramasser son baluchon. Le policier ne réalisa pas tout de suite ce qu'il venait de se passer et lorsqu'il descendit de son tabouret, Hector était déjà sorti. Il ne perdit pas espoir : il savait qu'il courait plus vite. Il voyait encore Hector, mais il était loin. Hector, lui, savait que la seule façon de le semer était de tourner le plus possible de façon à ce que le policier ne le voit plus. Le policier courut mais abandonna vite, l'ayant perdu de vue. Le garçon finit par s'arrêter, essoufflé. Il savait qu'on finirait par le retrouver et que sa vie redeviendrait un enfer, donc il décida de profiter de chaque instant passé dehors. Pendant les semaines suivantes, la ville, puis la région furent passées au peigne fin, mais on ne trouva aucune trace d'Hector. Tous ses proches furent

interrogés, ainsi que le serveur, mais personne ne savait où il était. De nombreuses années plus tard, un corps fut retrouvé dans un lac. Il ne fut jamais identifié. Pour certains, c'était Hector qui avait grandi et était passé à travers les mailles du filet tout ce temps. Pour d'autres, ce n'était qu'un malheureux tombé là et Hector n'avait toujours pas été retrouvé.

La fuite d'un petit bonhomme

Par Lily Sainte-Claire

Il faisait chaud ce jour-là, trop chaud. Je ne savais pas depuis combien de temps je marchais, sûrement depuis une heure ou deux, mais j'étais épuisé. Je me disais que j'allais m'arrêter dans un café pour manger. Justement, il y en avait un, au loin, je pouvais à peine distinguer l'enseigne, elle disait : Norman Rockwell Bar. Je me disais que cela ferait l'affaire. J'y entrai donc. Il n'y avait pas grand monde. Sur quelques tables se trouvaient deux ou trois gaillards affamés. Je traçai mon chemin et j'arrivai au comptoir. Il était beaucoup trop grand pour moi. J'eus du mal à monter sur le tabouret. Mais une fois dessus, je laissai tomber mon baluchon. Soudain je me rendis compte que, à côté moi, se trouvait un policier, oups! Je fis comme si de rien n'était. Mais il finit par me remarquer. Il me demanda alors:

« Que fais-tu là jeune homme ? »

Je ne savais pas quoi dire, la vérité ou un mensonge. On m'avait pourtant toujours dit que mentir ne menait rien. Je répondis, sûr de moi:

« Je fuis. »

Le serveur et le policier se regardèrent un instant puis éclatèrent de rire. Je ne compris pas ce qui était drôle, mais peu importe. Le serveur semblait heureux, trop heureux. Il tenait dans sa bouche un bâton au bout rougeoyant et il était plein de sueur. Le policier commença à raconter sa vie, sans aucune raison, mais je laissai faire. Je commençais tout de même à m'impatienter car j'étais venu ici pour manger. Et je commençais à en avoir marre des blagues que le policier faisait sans répit. Je ne voulais pas être méchant mais elles étaient nulles. Le serveur me demanda pourquoi j'étais ici. Je racontai ma vie. Bon elle n'était pas très intéressante. Mais ils avaient tout de même l'air captivé. Puis ils me demandèrent quel âge j'avais et comment je m'appelais, je répondis:

« Je m'appelle Jack et j'ai neuf ans et trois quart et je pourrais manger s'il vous plaît ? Mais je vous préviens, je n'ai pas d'argent.

- Oui, pas de problème, tu veux quoi ?

- Une tarte meringuée, s'il vous plaît, dis-je tout content.

- Aucun problème, c'est la maison qui l'offre. » Puis il cria : « Une tarte meringuée pour le jeune homme! »

La tarte arriva, le policier et le serveur continuaient de parler. Lorsque j'eus fini de manger, je partis. Et je me dis : « Ils vont me manquer ». Mais lorsque je sortis du bâtiment, j'entendis, venu de la radio : « Un enfant de 9 ans prénommé Jack aurait fugé ce matin même, les autorités sont à ses trousses et il serait encore dans la ville, mais nous ne savons pas où il se trouve. Si vous le voyez appelez au 514-3... »

Le « Diner »

- Grand-père! Grand père! C'est bon... on a fini de manger. Tu veux bien nous raconter une histoire?

- Oh mais oui! Allez, venez vous mettre sur mes genoux. Je pense que maintenant vous êtes assez grands pour l'entendre.

Mon histoire se passe en 1936. Martin était un jeune policier qui devait avoir, environ vingt-ans. Tous les jours, il allait s'asseoir à un « Diner » pour prendre son café et lire l'actualité. Et tous les jours, il voyait ce même petit garçon qui passait devant le « Diner » pour se rendre à l'école. Il était assez jeune, il n'avait que huit ans. Il était très maigre et avait très souvent des bleus sur le visage et les bras. Il n'avait jamais eu l'audace d'aller lui parler ou même de se renseigner sur lui.

Le lendemain, notre policier était encore au même endroit. Son café, encore chaud, était posé sur la table et son journal était dans sa main. Ce fût à ce moment-là qu'il aperçut le petit qui, cette fois-ci, avait du sang qui coulait le long de son bras. Martin décida d'aller parler au petit garçon. Il commença ainsi :

- Comment tu t'appelles, mon petit ?

Le petit garçon lui répondit :

- Je m'appelle Paul, monsieur.

Martin poursuivit :

- Dis-moi Paul, comment ça se fait que tu aies autant de bleus et que tu saignes »?

Paul ne répondit pas et commença à courir en direction de l'école.

Martin n'essaya pas de le rattraper car il savait que Paul devrait encore passer par là pour se rendre à l'école, il tenterait à nouveau, cette fois-ci d'une façon différente.

Il eut bien raison, le lendemain, toujours devant notre même « diner », il vit Paul marcher non pas vers l'école mais bien vers lui. Il avait, avec lui, une bourse accrochée à un bâton. Elle contenait le peu de vêtements qui lui appartenait.

Paul commença à parler :

- Monsieur! Je suis prêt. Je ne peux plus vivre avec mes parents, ils me font trop mal, monsieur.

Martin lui répondit :

- Viens ! On va manger un morceau et on verra ensemble ce que je peux faire pour t'aider.

Martin et Paul entraient pour manger. Ils étaient assis au comptoir quand Martin, qui s'était vraiment attaché à Paul, eut une idée qui lui traversa l'esprit.

- Paul que penserais-tu de venir vivre avec moi?

Paul et Martin allèrent ensemble au commissariat et portèrent plainte contre les parents de Paul. Quelques mois plus tard, suite à la décision du tribunal de l'envoyer dans un foyer, Martin fit une demande pour adopter Paul, légalement.

Je m'arrêtai.

- Grand-père! Grand-père! Ce n'est pas fini, si? Dis-nous ce qui est arrivé à Paul et Martin. Est-ce qu'ils vivent ensemble maintenant?

Je regardais mes petits-enfants :

- Eh bien, vous pensez que c'est juste une coïncidence que votre père et moi ayons les mêmes prénoms que les personnages?

Fin.

Sujet 1

Le passé est le passé

Je rentrai dans un bar à ma gauche, pour m'informer et trouver un sens à ce qui m'arrivait. Il faisait « années cinquante » avec des anciens ustensiles comme une théière, une machine à café et une radio. Des sièges en cuir vert étaient disposés tout autour du comptoir. C'était le genre de bar que j'aurais trouvé sympa pour aller boire un coup avec mes collègues de boulot. Un petit garçon d'environ six ou sept ans me tournait le dos, assis sur un des tabourets face au comptoir. Un policier, assis à côté de lui était vêtu de bleu, excepté sa ceinture et ses bottes qui étaient noires. Le barman en face d'eux portait une simple chemise blanche. Les deux adultes discutaient avec l'enfant en se lançant entre eux des regards qui ne cachaient pas leur amusement. Cette scène me paraissait très familière, surtout le petit garçon. Mais j'avais beau fouiller au plus profond de ma mémoire je n'en trouvais pas la cause. Ce n'est que quand le petit garçon se retourna dans ma direction et que je pus apercevoir son visage que je compris et reculai de quelques pas, sous le choc.

Faisons un petit bond en arrière pour tout comprendre. Nous voici donc le 31 décembre 1999. Je me préparais dans ma chambre pour fêter le nouvel an. J'allais chercher une chemise dans ma commode, quand tout à coup je me retrouvai dans un état second ou je revis un souvenir. Des flash-backs. Un des syndromes d'un choc post-traumatique, que j'avais depuis quarante-deux ans. Et chaque année c'était le même schéma, le même jour, la même heure, le même souvenir. Moi, âgé de six ans, dans une impasse, en train de me faire menacer. Je sortis de mon état second, essoufflé, des sueurs de froid dans le dos. Mais à peine ai-je eu le temps de reprendre une respiration normale que je me fis aspirer par une lumière blanche. Je me retrouvais donc dans cette rue des années cinquante, en face de ce fameux bar.

Je courus aux toilettes du bar en respirant difficilement. J'essayais de me remettre des émotions qui m'assaillaient comme des vagues violentes. Le petit garçon, c'était moi. Et si cette scène me semblait si familière c'est parce que je l'avais déjà vécue par le passé. La peur grandissait en moi, sachant ce qui c'était déroulé après ma visite dans ce bistrot. Je passai mon visage sous l'eau et tentai de reprendre mes esprits. Je sortis des sanitaires. Le petit garçon avait disparu! Je m'approchai des deux hommes et leur demandai où était passé l'enfant. Ils ne m'adressèrent aucun regard et continuèrent leur conversation en m'ignorant. Je passais une main devant eux, leur faisant comprendre que je n'étais pas du genre patient et que je ne tolérais pas leur comportement. Mais j'obtins le même résultat. Mon cerveau bouillonnait et essaya de trouver une explication, la plus rationnelle possible, ce qui était compliqué, voire impossible. J'en tirai donc la conclusion que j'étais invisible.

Je me rappelais de cette journée comme si c'était hier, la journée du fameux accident auquel je dois mon traumatisme. Et l'inoubliable moment allait se passer une quinzaine de minutes plus tard. Je sortis du bar en trombe, et me dirigeai vers un quartier plus sombre. Je me concentrais sur ma respiration pour pouvoir courir le plus vite et longtemps possible. Malheureusement ma peur, mon inquiétude et mon stress étaient encore plus que présents dans ma tête. J'avais l'impression qu'elle allait exploser. Je n'avais aucune idée de quoi faire sur place mais ce n'était pas quelque chose qui me préoccupait pour le moment. Essoufflé comme un bœuf je m'arrêtai dans une rue sombre et étroite, et tournai à droite dans une impasse que je ne connaissais que trop bien.

Je vis deux jeunes hommes d'une quinzaine d'années, qui me tournaient le dos, donner des coups de pied à mon « passé ». Le plus grand des deux agresseurs sortit un couteau de sa poche et l'approcha de la gorge du petit. Je courus les quelques pas qui me séparaient de l'agression et m'interposai entre l'enfant et les adolescents. Je poussai violemment ces derniers en arrière. Sous le choc, ils tombèrent et s'enfuirent non sans faire des gestes obscènes au petit. Juste avant qu'ils tournent pour disparaître complètement de ma vue j'aperçus leur visage confus : grâce à mon invisibilité ils ne comprirent pas ce qu'il s'était passé.

Je regardais le petit qui observait ses mains d'un air émerveillé. C'était donc ça la poussée de force que j'avais eu étant petit qui m'avait très certainement sauvé la vie. J'avais l'habitude de me faire pousser, insulter par mes camarades de classes ou élèves de l'école, mais ce jour-là c'était allé trop loin. Cependant avoir l'habitude est bien différent d'apprécier ou ignorer. Ce matin-là j'avais donc pris la décision de m'enfuir loin de ce village qui m'avait apporté que des malheurs depuis ma naissance. Malheureusement ou heureusement un policier m'avait retrouvé et ramené dans mon quartier, et j'avais croisé la route de mes assaillants.

Une nouvelle lumière blanche m'éblouit et je me retrouvai dans une salle blanche vide. J'étais aussi curieux qu'inquiet de savoir ce que j'allais encore devoir faire. Une voix surgit de nulle part et s'exclama :

-Tu as le choix entre changer le passé et de tenter une fois de plus que cet accident qui te hante depuis plusieurs dizaines d'années ne se produise pas, cela ne sera pas sans conséquence pour le futur. Ou tu peux retourner dans ton présent et continuer le cours de ta vie. À toi de choisir.

Mon choix fut rapide. Malgré tous les cauchemars, et les chocs du traumatisme de ce souvenir qui me hantait. Il avait forgé mon caractère, et si j'avais bien appris quelque chose au cours de mon existence c'est qu'il fallait savoir tourner la page au moment propice, continuer la vie, ne s'arrêter pour rien, vivre ses rêves en contournant

tous les obstacles qui se mettent au travers de notre route et croquer la vie à pleines dents. La voix retentit une deuxième fois :

- Il te suffit de penser à ce que tu choisis.

En fermant les yeux, je pensais à ma famille, ma femme, mes deux magnifiques petites filles, mes amis. Quand je les rouvris j'étais toujours devant ma commode. Ma femme ouvrit la porte de notre chambre et dit :

-Tu es prêt ?

J'acquiesçai et lui fis signe que j'arrivais. Je sentis un poids, présent depuis quarante-deux ans, s'enlever de ma poitrine. J'eus le pressentiment d'être tranquille pour les années à venir.

FIN

Le vieux Tacot

Les flocons de neige mouillée s'écrasaient mollement sur le pare-brise. On n'entendait que le va et vient des essuie-glaces et la rumeur étouffée des voitures qui passaient à côté de nous. Malik s'était garé le long du trottoir, près d'une Tercel qui avait connu des jours meilleurs. Il avait éteint la musique et regardait devant lui. Le ciel commençait déjà à s'assombrir, il était à peine seize heures. Des gens remontaient Saint Hubert d'un pas rapide, le cou rentré dans les épaules. Certains avaient les bras chargés de paquets. Les Fenêtres des appartements s'éclairaient de jaune et d'orangé. L'atmosphère artificiellement chaleureuse des fêtes régnait sur Mont-Royal devant nous et je ne ressentais rien.

Nous restâmes là, patiemment, pendant des heures, à attendre le moment propice pour faire ce pourquoi on s'était tant préparés. Jusqu'à ce qu'on entende retentir les douze coups de minuit. Nous sortîmes de la voiture et fermâmes discrètement les portières, marchant vers notre objectif, détermination en tête et 9mm à la main. Je crochetai la porte arrière et entrai dans le bâtiment tandis que mon coéquipier restait à l'extérieur pour faire le guet. L'endroit était truffé de caméras de surveillance, ce qui semblait logique. Il n'en fallait pas moins pour protéger la plus importante banque du Québec. Mais nous avions déjà tout prévu : la moindre possibilité avait été prise en compte. Nos chances d'échec étaient quasi-nulles. Je m'approchais de mon but : l'ordinateur central. Celui qui contenait dans un petit disque dur les codes d'accès de tous les

comptes en banque du Québec, nous offrant richesse et bonheur éternel. J'insérais dans la machine la clé USB contenant le logiciel malveillant, capable de déjouer les systèmes de sécurité quand j'entendis des coups de feu venant de l'extérieur du bâtiment. Je m'y précipitai et découvris mon ami, criblé de balles, raide mort. J'étais cerné. Je n'avais d'autres choix que de me rendre. C'était le cadeau de Noël du propriétaire du bâtiment d'en face qui nous avait vu entrer. Après une semaine de garde à vue, j'étais jugé pour vol de données sensibles, à main armée et une pelletée d'autres infractions à la loi. Ni une, ni deux, j'étais derrière les barreaux pour cinq longues années.

Si vous vous demandez, je peux vous dire que la prison était exactement comme je l'imaginai. Dans tous les coins se trouvaient des policiers qui auraient préféré passer le nouvel an avec leur famille, et les portes étaient si épaisses qu'un homme ne pouvait pas en ouvrir une à lui tout seul. Chaque cellule avait droit à une minuscule fenêtre scellée par des barreaux épais comme un bras et si rouillés que des morceaux en tombaient sur le sol. Et chacune accueillait deux prisonniers. Les lits étaient simplistes au possible et durs comme de la roche. Les repas étaient les mêmes tous les jours et se résumaient à une mixture peu appétissante. En bref, cette vie était triste et monotone. Elle dura cependant cinq ans, au bout desquels je fus relâché. Lorsqu'on me ramena chez moi, je m'assis et réfléchis au sens de ma vie et à ce que j'allais désormais faire. Je vécus trois ans tel un chien errant, ayant à peine de quoi payer mon appartement et ma nourriture.

Un jour, alors que je regardais par la fenêtre, quelque chose attira mon attention. C'était la vieille Tercel du jour de mon arrestation ! Comment

une telle coïncidence était possible ? C'est à ce moment que je distinguai un son aigu, semblant venir de la carcasse. Je descendis les marches quatre à quatre et mes doutes se confirmèrent : le bruit venait bien du vieux tacot. Je ne parvins pas à distinguer ce qui émettait le bruit strident, mais j'étais sûr d'une chose : c'était du morse. Je pris en note la fréquence et traduisis mais je n'obtins qu'une suite de sept chiffres. Déçu, je m'assis devant la télé. C'était l'heure du loto, et la présentatrice commença à énumérer le numéro gagnant. C'est à ce moment que je fis le lien : le numéro gagnant était le même que celui donné par la voiture ! J'étais persuadé, ou du moins j'essayais de l'être, que cela n'était que vaste coïncidence, mais lorsque ce "hasard" se répéta le jour suivant, il était impossible de me convaincre plus longtemps et ni une, ni deux, je pariai sur le numéro récupéré ce jour-là. J'empochais le soir même la maudite somme d'un million de dollars. Cela se répétait tous les jours, tant j'étais poussé par la soif d'argent. Je m'achetais une immense maison, une voiture de luxe et bien plus de choses encore. Cependant, au fil du temps, je me lassais et ne trouvais plus d'intérêt à rien. J'avais beau avoir tout ce que je voulais, j'étais encore plus malheureux qu'avant.

Je me décidai donc à partir vivre très loin d'ici, laissant tous mes biens et cette maudite voiture. Dix ans après, je vivais une vie tranquille avec une femme et un enfant, mais, ce matin, quelque chose attira mon attention. C'était un vieux tacot, garé au pied de mon appartement, c'était la Tercel de mes rêves, et de mes cauchemars.

SUJET 3

Les Sept Merveilles du Monde

Depuis mon lit, j'observais les arbres danser dans le vent, les feuilles mortes qui, parfois, s'envolaient vers de nouveaux mondes inexplorés. J'écoutais ma sœur, Victoria, de l'autre côté de la pièce parler au médecin avec une voix tremblante. À ses côtés se trouvait mon meilleur ami, Pableau, mon chien, un labrador aux poils noirs, toujours aussi calme que l'eau d'un étang après la pluie. D'après le médecin, il ne me restait plus que deux à trois semaines à vivre et je pourrais enfin rejoindre papa et maman. Après leur discussion, ma sœur s'assit à côté de mon lit et me demanda : « Est-ce qu'il y a quelque chose que tu aimerais voir ou faire ? » Je réfléchis un long moment avant de finalement répondre : « je veux voyager, voir les plus belles villes du monde, aux couleurs multiples, aux odeurs envoûtantes et aux cultures fascinantes ! » Victoria sourit et fondit en larmes.

Le lendemain, je pris mes bagages et partis explorer les mers sur le bateau à voile de mon père. Le vent était de mon côté et après deux jours de solitude sur les dunes de sable de la Méditerranée, j'arrivai enfin en Italie ! Je pris un taxi et en quelques heures j'étais à... ROMA ! Ah quelle ville magnifique ! J'étais tout content ! Je pris une glace après avoir dévoré LA meilleure pizza de ma vie et en quelques minutes, je me rendis à la Merveille du Monde italienne : le Colisée de Rome ! En tant qu'acteur au talent méconnu (seule ma sœur connaissait ma petite passion cachée), je me mis dans la peau d'un gladiateur et, le torse bombé, pris des photos de cet imposant monument. Après une journée « sanglante » et épuisante, je demandai à une « signorina » la direction vers l'aéroport. Prochaine destination, la Grande Muraille de Chine de la dynastie des Qin !

Une fois sur place, je n'en croyais pas mes yeux ! J'étais sur un mur dont l'extrémité dépassait l'horizon ! Après cinq minutes passées à lambiner sur les escaliers, mon corps rouillé par l'âge commençait à me trahir... Je sentais que mon cœur allait lâcher. Cependant, ma fierté de samurai m'empêchait de faire demi-tour et je poursuivis mon chemin, droit et précis. Malheureusement, la suite était barrée à cause d'un entretien. Je me dis : « Moi, Meng Tian, ai accompli mon devoir en tant que guerrier et général ! » Suite à un bon après-midi de repos bien mérité, un nouvel avion m'attendait pour partir en Inde !

« Quelle beauté ! Le blanc des pierres aussi pur que celui des étoiles dans un ciel obscur et les jardins aux bassins d'eau cristalline éblouissent mes yeux! » Après cette description, vous avez sûrement une petite idée de la merveille en question, le Taj Mahal ! Encore et toujours dans mon imagination, j'incarnais désormais le seul et unique : Aladin, fruit de mes longues heures passées devant la télé à regarder Disney... Ce jour fut rempli de moments magiques et de rêves bleus.

À nouveau dans un avion, je me dirigeais désormais vers le Pérou. Un guide m'attendait à l'aéroport. Il s'appelait Emilio et c'était mon meilleur ami d'enfance. Emilio, passionné d'archéologie, habitait proche de l'une des sept merveilles du monde, le Machu Picchu ! Il me raconta et me montra tout ce qu'il avait découvert jusqu'à présent. Les choses racontées par des passionnés sont mille fois plus intéressantes qu'elles ne le sont en réalité. Je gardai de cette merveille des souvenirs remplis de vues vertigineuses, de découvertes amusantes et de retrouvailles émouvantes. Après de tristes au revoir, la vie me mena au Mexique pour admirer l'œuvre la plus impressionnante de toute une civilisation... Chichén Itza!

Entouré de touristes et dans la peau d'un maya, j'observais, au coucher du soleil, cette œuvre dans laquelle avaient péri de nombreux aventuriers à la recherche de ses trésors, lorsqu'un homme se fit piquer par un serpent fer de lance. J'avais entendu parler du venin de ce reptile et je savais que si je n'agissais pas dans les prochaines minutes le pauvre homme perdrait sa jambe. Je lui demandai vite son autorisation et à l'aide d'un couteau suisse et d'un peu d'alcool, je parvins à extraire les toxines de son corps. Il s'évanouit à cause de la douleur extrême et le « public » effrayé ne savait comment réagir. Je décidai de lancer un « Todo va bien » (tout va bien) pour détendre l'atmosphère. Personne ne répondit. J'étais pourtant sûr de ma prononciation, car j'avais fait espagnol lv2 au collège. Quand l'ambulance arriva, j'étais déjà parti mais je pus cependant entendre les applaudissements lointains de la foule.

J'enchaînais les merveilles, la statue du Christ à Rio de Janeiro, puis le temple de Pétra en Jordanie. Finalement en deux semaines et quelques jours, j'étais parvenu à voir tout ce qui était le plus important à mes yeux : le voilier de mon père, mon meilleur ami d'enfance qui m'avait transmis sa passion de l'histoire, la faune et la flore dans leur plus bel état, des couleurs divines et éblouissantes, la mer aux dégradés de bleu infinis, ma chère sœur, mon complice Pableau, sans oublier les Sept Merveilles du Monde. C'est grâce à des hasards de ma vie que je sais apprécier la vraie

splendeur, grâce et beauté des choses. Si mon histoire devait avoir une morale, c'est que s'évertuer à comprendre ne sert à rien. Il faut vivre, sortir et s'ouvrir au monde. J'ai passé beaucoup trop de temps à ne rien faire dans ma vie, je n'ai jamais compris pourquoi le malheur s'était abattu sur moi tel une météorite. Hélas, je ne trouverai sûrement jamais la réponse à mes questions. Je suis désormais chez moi, avec mon fidèle compagnon Pableau, esclave de ma maladie, dans l'attente de la mort. Mais ne vous inquiétez pas, car j'ai appris à vivre et je prends avec moi mes expériences et mes souvenirs dans l'au-delà.

Concours de Nouvelles, finale 2020

Sujet 1

Maman tu m'avais prévenu

Il était 14h22, un dimanche, alors que je m'aventurais le long d'un trottoir. De gigantesques gratte-ciels à perte de vue m'entouraient. Je m'étais enfui, et voilà deux heures que je marchais tranquillement en sifflotant et respirant à pleins poumons cette nouvelle odeur provenant des voitures. A vrai dire, c'était un tout nouveau monde pour moi : la ville, un merveilleux endroit. Je me concentrais sur les bruits de ce lieu si inconnu pour moi. J'entendais des grondements partout, des bruits de voitures roulant dangereusement sans faire attention aux touristes inconscients du danger. Je distinguais aussi diverses voix, des brouhahas ; des trottinettes et vélos passaient à toute vitesse à côté de moi, menaçant de me renverser, moi, si frêle et fragile.

Ah ! Mais ai-je expliqué la raison pour laquelle je m'étais évadé ? J'ai un peu honte, certes, cependant cela est fait et je ne peux plus retourner en arrière. A vrai dire, je suis perdu ! Bon je m'apprêtais à révéler la raison de mon escapade. Mais c'est alors que « tuuuut ! » cette espèce de voiture jaunâtre me frôla à toute vitesse, je tombai à la renverse. Me relevant tant bien que mal, je réalisai que mon coude gauche saignait légèrement laissant place à une entaille. Je relevai la tête sans réfléchir et m'écriai : « Espèce de... » mais je me retins. Maman m'a toujours répété de ne jamais insulter les personnes, quelle que soit la raison. Après tout, pourquoi lui obéir ? J'avais enfreint une de ses stupides règles il y a deux heures. Revenons à ce que j'avais à dire : maman était en train de m'expliquer qu'il ne fallait jamais parler aux inconnus. Oui certes, ce n'est pas faux, cela pourrait être dangereux, mais j'en avais assez de ses leçons : « Éric par ci, Éric par-là, attention Éric, ne sors jamais de la maison seul ! Méfie-toi des gens qui prennent l'apparence des autres Éric ! » J'ai oublié de me présenter. Je m'appelle Éric Forestier, j'ai neuf ans et je suis un garçon mature maintenant malgré ma petite taille. Bref, pour revenir au sujet, je n'ai jamais eu le droit de sortir de la maison sans permission et seul, mais moi, garçon si curieux je ne pouvais pas résister à la tentation. Après tout, quand on a une restriction c'est toujours très tentant de l'enfreindre n'est-ce pas ?

C'est comme ça que je me retrouvais à deux heures de chez moi, absolument perdu, dans un endroit parfaitement inconnu, entouré de personnes parfaitement inconnues. Je vis alors un restaurant bar et décidai d'y rentrer ; bien évidemment j'avais encore désobéi à une règle de maman (« ne rentre jamais dans des endroits inconnus, on ne sait jamais, il y a toujours des gens bizarres »). À l'intérieur il faisait bon, les bruits insupportables de la ville s'étaient évanouis. Il y avait à présent une musique d'ambiance, des bavardages et des bruits de vaisselle. J'avançais, regardant avec émerveillement autour de moi : des personnes dans la vingtaine parlaient gaiement en tenant des verres à la main. Le liquide transparent à l'intérieur me faisait beaucoup penser à ce que papa buvait matin, midi, et soir avant qu'il s'en aille pour de bon. Je détournai le regard. Un gigantesque bar se dressait devant moi, je levai la tête pour apercevoir quelque chose, en vain. Je ne pus que voir de larges bottes noires ; en fin de compte, être petit n'est pas un atout. Je grimpai tant bien que mal sur le tabouret à droite de ces chaussures et pus enfin voir ce qui me faisait face. Un grand homme à la tête parsemée de cheveux, vêtu d'une chemise blanche servait un tout petit verre avec le même liquide transparent à un large homme assis à ma gauche. Celui-ci portait un uniforme bleu avec une casquette de la même couleur ; ça devait être un

Maman tu m'avais prévenu

policier. Je baissai la tête et remarquai que c'était celui aux larges bottes noires. Je demandai la même boisson au serveur. Il répondit en ricanant :

« -Tu t'évanouirais avant même d'avoir senti ça mon bonhomme, puis il alluma une cigarette.

-Que fais-tu tout seul en ville mon petit ? ajouta le policier à la mine sévère. »

Les deux hommes étaient penchés au-dessus de moi, leur haleine fétide me donnait le tournis. J'étais angoissé. Et pour une fois, j'étais reconnaissant envers les leçons de maman, je répliquai alors :
« Je ne parle pas aux inconnus. » Ils me sourirent, chacun avait une dent en or qui scintillait. Je commençais à me sentir en danger, mon instinct me disait de m'enfuir. C'est ce que je fis. Je pris mes jambes à mon cou et sortis du restaurant. J'entendis « attrapez-le ! »

Plusieurs personnes me suivaient. Le vacarme de la ville jaillit de nouveau, mes oreilles bourdonnaient je ne savais pas où j'allais, mais une chose était sûre, il ne fallait pas s'arrêter, ma vie en dépendait. J'accélérai l'allure et soudain, au moment où je crus que j'allais lâcher, au moment où je crus que c'était fini pour moi, j'entr'aperçus maman au coin de la rue. Elle paraissait rayonner.

Je me jetai sur elle et me rendis compte à quel point les mamans sont importantes et qu'elles sont là pour nous, petits êtres inconscients. L'étreignant, je fermai les yeux, si reconnaissant d'avoir une mère qui m'ait fait la morale et d'être sain et sauf.

« -Plus jamais je ne te désobéirai maman, m'exclamai-je »

Je me sentis alors tomber, tomber indéfiniment, ce moment dura longtemps, comme au ralenti, puis finalement je m'écrasai sur le sol dur ; la coupure sur mon coude se remit à saigner. J'entrouvris les yeux faiblement et j'eus le temps d'apercevoir de larges bottes noires avant qu'un sac ne se referme sur moi. Suffoquant, je distinguai des paroles étouffées :

« C'est bon on l'a bien joué Marcel ! »

Et j'entendis dans mon esprit lointain une voix douce et féminine :

« Éric, s'il te plaît Éric, méfie-toi des gens qui prennent l'apparence des autres ! »

Manhattan Noir

Sombre. C'était toujours comme cela que l'on commençait à décrire cette ville sans couleurs. Manhattan noir était désormais le nom de « la ville qui ne dort jamais ». Obscurcie par un voile de pollution si épais que l'on distinguait à peine le soleil, l'on ne pouvait pas rester dehors longtemps sans moyen de protection. Fini de lambiner dans les rues. Comme si cela ne suffisait pas, cette situation était propice aux voleurs et aux criminels. D'ailleurs, depuis quelque temps, un voleur extraordinaire, qui avait jusque-là glissé entre les doigts des forces de l'ordre, sévissait. Voyons son histoire.

Il était minuit, sur le toit de verre du musée des pierres précieuses, qui exposait le Diamant de Radamant, le diamant le plus précieux du monde. Une proie tentante pour notre voleur mystère. Il se trouvait justement là, seul, car il préférait la solitude à la compagnie. « Moins de risques d'être découvert », se disait-il. En effet, personne ne connaissait son identité, car son visage était caché derrière une cagoule équipée d'un appareil respiratoire, qui recouvrait tout son visage à l'exception de deux cercles de verres fumés par lesquels il voyait.

CLAP, le dernier employé venait juste de quitter le musée. Notre homme masqué avait attendu plusieurs heures, sans bouger. Il faisait preuve d'une patience rare. Il découpa un cercle dans le toit à l'aide d'un de ses nombreux outils, puis, silencieusement, le retira avec une ventouse. Il attacha ensuite une poulie, et se laissa glisser jusqu'au sol. Il fallait faire attention, car le diamant était protégé par plusieurs détecteurs lasers. Malheureusement, un des fils de son long manteau noir les toucha. Une seconde plus tard, une alarme retentit au poste de police. Des ordres fusèrent : « Prenez votre équipement ! Dépêchez-vous ! Plus vite que ça ! »

Au milieu de toute cette animation, le sergent Mac Intosh s'approcha du colonel Stevens :

« Mon colonel, dit-il, je viens de recevoir un message du commissaire ; il dit qu'il est déjà sur les lieux.

- Eh bien, nous le rejoindrons là-bas, annonça le colonel, aller, en avant! »

Et ils se précipitèrent vers le musée. Alerté par le bruit des sirènes, le voleur prit le diamant, et s'enfuit à toute vitesse. À peine eut-il quitté le musée que la police l'aperçut.

« Le voilà ! cria le colonel. »

Mais le hors-la-loi connaissait plusieurs passages secrets seulement accessibles à pied. Les hommes durent donc abandonner leurs véhicules pour continuer la poursuite. Le criminel avait pris beaucoup d'avance et était presque sauvé, mais, comme le hasard fait bien les choses, une vieille poutre rouillée se détacha, tomba, et lui barra la route. C'est à peu près à ce moment-là que la police le rattrapa.

« Ne tirez pas ! ordonna le colonel à ses hommes, puis au criminel :

- Laissez-le Radamant, et levez les mains en l'air ! »

Le voleur mit la main dans sa poche pour récupérer le diamant, mais malheureusement, un officier, nerveux, crut qu'il allait sortir une arme et tira. L'homme masqué tomba mort sur le sol.

« Je croyais vous avoir dit de ne pas tirer, grommela le colonel, enfin, nous pouvons toujours découvrir qui est ce bandit. Il ôta le masque et...

- Commissaire? s'exclama le colonel, surpris. Le visage du commissaire Cleptomani apparut, pâle comme la neige... »

Le sergent s'écria :

« Mais oui, c'est logique, pensez-y, à chaque fois que ce voleur apparaissait, le commissaire n'était nulle part en vue. Et aussi, comment aurait-il pu connaître tous ces passages secrets? »

Ainsi se résolut cette affaire, mais ce n'en est qu'une sur des centaines, car, en effet, alors que les forces de l'ordre finissaient de se remettre de leurs aventures, l'alarme se déclencha:

« Colonel, un vol dans le magasin d'artefact ancien!

-Allons-y, s'écria le colonel. »

À suivre...



Opération : Runaway

Jean Codé est un jeune homme âgé de vingt-huit ans. Il a les cheveux châtons, un œil vert et l'autre marron à cause d'un accident survenu lors de son enfance. Jean s'habille toujours en noir car le noir est la couleur idéale pour sa profession. En effet, Jean est un voleur. Pas n'importe quel petit délinquant qui vole les baguettes de son dépanneur local, non. Codé est le directeur de l'organisation criminelle la plus réputée du monde. Il n'a jamais été arrêté et a pourtant commis plus de deux cents vols depuis ses treize ans. Sa spécialité est le vol d'œuvres d'art. Voici l'histoire d'un de ses plus célèbres exploits...

Jean surveillait depuis quelques temps le tableau de Norman Rockwell nommé « *The Runaway* ». Déjà deux groupes de voleurs élités de sa fondation secrète l'OICO (Organisation Internationale de Crime Organisé) avaient échoué en tentant ce cambriolage. Codé devait se le procurer lui-même.

Alors, il regroupa Johann von Essen, Jessica Maze, Marc Wong et lui-même comme son équipe de maître-voleurs. Le plan devait juste être formulé.

Le tableau se trouvait dans un musée à haute sécurité. L'opération devaient donc commencer de l'intérieur. Johann et Jessica se déguiseraient en membres du personnel du musée. Ils élimineraient les deux officiers de sécurité devant la porte d'entrée et prendraient leurs cartes d'accès. Marc et Jean attendraient sur le toit de la salle où se trouvait l'objectif. Ensuite, Johann traverserait l'aile droite du musée en assommant le personnel discrètement au fur et à mesure et en le cachant dans une salle fermée à clef, clef qu'il aurait *empruntée* à un garde. Jessica ferait la même chose sur l'aile gauche.

Après avoir débarrassé les lieux de toute interruption possible, ils indiqueraient à Marc de commencer à couper un cercle dans le toit, grâce à son laser spécialisé, par lequel Jean s'infiltrerait dans la salle. Jessica ferait déclencher l'alarme incendie tandis que Johann désactiverait le système d'alarme de vol depuis la salle de contrôle technique. À ce moment-là, l'équipe n'aurait que quatre minutes avant que les pompiers n'arrivent. Tout le monde fuirait l'établissement. Jean passerait donc dans le trou, suspendu à un fil tenu par Marc. Il décrocherait la peinture du mur et Marc le relèverait. Les quatre criminels fuiraient les lieux et l'opération serait achevée.

Tout se déroula comme prévu. Les gardes n'étaient plus une menace, le trou était découpé, l'alarme hurlait et les visiteurs étaient tous partis. Tout allait bien jusqu'au moment où Jean devait récupérer le tableau. Il se figea. Il était comme hypnotisé par cette œuvre magnifique.

Un jeune garçon vêtu d'une chemise jaune, un jean bleu et de minuscules chaussettes blanches avec des chaussures brunes fixe un policier en uniforme bleu, qui le regarde en retour. Devant eux, un homme à l'air amusé fume sa cigarette. À droite, une radio est posée à côté d'appétissantes pâtisseries, et, à l'autre extrémité se trouve un bon café bien chaud. Au sol, en-dessous de l'enfant, il y a un sac rouge vif qui appartient sûrement au gamin...

On entendait les sirènes des pompiers s'approcher du le musée. Marc appela le nom de Codé et il fut soudain libéré de sa transe. Il décrocha la peinture et fut remonté sur le toit. Ensuite, ils rejoignirent Johann et Jessica devant le stationnement principal. La mission était accomplie.

Jean vendait la plupart des objets qu'il volait mais il décida de garder « *The Runaway* » pour sa collection personnelle. Comme avec ses opérations précédentes, personne n'arrêta Codé, et il continua ses activités criminelles à l'aide de son équipe.

Concours de nouvelles
3^e sujet

Papa

Je fermai les yeux et me laissai porter par les vagues. Le vent de la Bretagne armoricaine soufflait dans mes cheveux salés, mes paupières se levèrent pour voir un ciel lavande. De minuscules triangles noirs lambinaient à l'horizon.

« LOUISE ! Descends de là tout de suite, tu sais qu'il est complètement rouillé ce mât. »
Mes pieds atterrirent sur le plancher froid et métallique.

« Chérie, je sais que tu aimes voir le soleil se coucher, mais va dormir, on a beaucoup de route à faire demain. »

J'ouvris la porte de ma cabine, mes yeux durent se réhabituer à la lumière sombre et chaleureuse de mon unique ampoule. Les couleurs vives de mes draps juraient avec la solitude habitant la pièce. Je me glissai sous les draps et sombrai dans un sommeil profond.

L'odeur des crêpes chaudes me réveilla. J'ouvris les yeux, un rayon de soleil m'éblouit.

L'air frais gonflait la voile, mon papa était assis sur une petite table en plastique, à laquelle il manquait un pied ce qui faisait qu'elle était de guingois. Une multitude de crêpes m'attendaient, posées sur mon assiette.

« Louise je t'ai fait des crêpes, ce qui veut dire... histoire de la vie. »

Mon grand-père avait cette adoration de lier des aliments à des histoires, ce qui honnêtement ne me dérangeait pas. Le problème était que c'était toujours la même histoire. J'avais essayé de le lui dire quand j'étais petite, mais cela lui faisait plaisir, surtout avant d'aller à l'hôpital. Donc j'écoutais, il fallait juste être patient.

« Tu sais, ta mère est morte quand tu es née, et puisque ton père ne voulait pas de toi, j'ai décidé de m'occuper de toi. »

Le ciel était d'un bleu clair, immaculé, sans aucun nuage. La mer était parsemée de mousse blanche quand elle s'élevait vers le ciel. Au loin, on apercevait la ville, avec son port et...

« Et tu sais pourquoi tu m'appelles Papa ? Parce que dans mon village on appelle son grand-père Papa. Tu comprends... ma fille. »

On semblait avancer lentement. J'avais toujours cette impression quand j'étais en bateau : l'impression d'aller très lentement ou même parfois de ne pas avancer du tout, même si on se naviguait à 30 nœuds vers le port.

Je repeignais les marches descendant vers la cabine du capitaine. La peinture était séparée en deux, le pinceau datant de plusieurs décennies ne donnait même plus une

couleur nette. La porte grinçait et ne s'ouvrait qu'à moitié. La poupe était tellement rouillée que l'on ne pouvait plus rien y mettre, risquant que ça tombe. Papa ne voulait pas le dire mais ce bateau n'allait pas repartir de Saint-Malo dans dix jours. Il disait « Il y a quelques anicroches, ce n'est rien » mais à côté des bateaux de luxe tout modernes que l'on commençait à croiser, notre belle Philippine était un intrus parmi les bateaux neufs qui naviguaient sur la mer.

« Gaston ! Attrape la corde !

-Michel, appelle la navette, direction l'hôtel-Dieu. »

Mes bagages se posèrent lourdement sur le quai du port. La navette nous attendait, direction l'Hôtel-Dieu. Honnêtement j'adorais cette ville, mais la voir en roulant à cinquante kilomètres heure n'était pas très intéressant. La vieille ville était d'une beauté phénoménale et mon papa le savait.

« Louise, va te promener et rejoins-moi dans une heure dans ma chambre. »

J'entrai par la porte principale des remparts, le brouhaha des touristes mangeant des crêpes m'apaisa. Le vieux-centre était complètement fait de pierres grises et de fenêtres bleues, la plupart des gens se perdaient, même les résidents ; mais moi je me promenais au hasard, fermant les yeux au coin des rues, devinant où j'étais grâce à l'odeur sortant des magasins vendant des Kouign Amann.

J'arrivai enfin à la place de l'hôpital. J'entrai dans le bâtiment froid et me dirigeai vers la chambre quatre-cent-huit.

J'avais toujours un sentiment bizarre quand j'allais retrouver mon grand-père, comme si c'était la dernière fois.

La porte s'ouvrit, Docteur Vime sortit.

« Ah! Mademoiselle Wenn, je voulais vous dire que votre grand-père s'affaiblit à vue d'œil, il ne faut pas qu'il s'évertue à naviguer sur les vagues. On va le garder plus longtemps que prévu. »

J'entrai dans la pièce, elle était toute blanche, mur blanc, lit blanc, draps blancs, et mon grand-père livide comme de la pâte à crêpes. A côté du lit, le moniteur cardiaque résonnait en rythme Sur le lit, deux assiettes de moules étaient posées sur un plateau métallique, le plat de la vérité.

« Ma fille, je pense que je ne vais pas m'en sortir, je sens mon corps se refermer sur mon âme. »

Ses yeux bleus se posèrent sur les miens. Une larme coula de mon œil gauche.

« Mais non, pleure pas, tu vivras mieux sans moi »

Ma lèvre du bas commença à trembler.

« Tu sais... prends une moule. Comme je te l'ai souvent raconté, ta mère est morte quand tu es née, mais il n'était pas vrai que ton père ne voulait pas de toi. »

Il détourna ses yeux, et mit sa main sur la mienne.

« Et tu sais dans mon village on appelle Papa son père... »

Ses yeux se fermèrent, un long bruit sourd prit possession de la petite pièce blanche.

Kiame BARBEL

Sujet 1.

Paul, jeune détective

Il se cachait derrière la lumière aveuglante sortant des phares de son tas de ferraille. Dès qu'il la vit, il sortit à pas de loup pour ne pas alerter sa victime. Lorsqu'elle se fut assez approchée, il bondit tel un prédateur bondit sur sa proie. Il lui couvrit le visage avec un sac en tissu, la menotta et la lança dans le coffre de sa vieille voiture volée.

Paul déjeunait lorsqu'il entendit la nouvelle: "Disparition de Sara Burt, une jeune femme très riche d'une beauté assommante". Il resta choqué un instant. Pétrifié à l'idée que, dans la petite rue qu'est Queen Mary, une telle chose avait pu se produire. Il croyait être en sécurité ici. Un klaxon provenant de la voiture de son père, le sortit de ses pensées. Aujourd'hui il, avait décidé de l'emmener avec lui au boulot. Paul prit donc son fidèle carnet de notes et il se dirigea vers la voiture.

Au commissariat, tout allait de travers. Depuis la disparition de la jeune Sara, tous les officiers étaient requis pour commencer l'investigation. On appela le père de Paul qui, à son tour, dit à son fils: « Ne fais pas de bêtises et ne touche à rien ». Paul fit signe d'avoir compris jusqu'à ce que l'officier quittât la salle. À ce moment-là Paul eut une brillante idée. Il allait aider la police à trouver le coupable. Il prit son carnet de notes et commença à fouiller les tiroirs dans le bureau de son père, en espérant trouver quelque chose. Après de longues minutes de recherche, il trouva un dossier intitulé: « TOP SECRET! ». Il le feuilleta et ce qu'il découvrit le bouleversa. Des détails sur l'affaire de l'enlèvement ! Il prit quelques notes, remis le dossier à sa place et alla voir son père. Il lui annonça l'idée de sa participation à la résolution de l'affaire avec enthousiasme. Son père devint rouge de colère. Il le renvoya à la maison en lui criant de ne pas se mêler des affaires dangereuses de la police. Paul, tout énervé, rentra à la maison. Il était déterminé à résoudre l'affaire. Il prit un foulard rouge dans l'armoire de sa mère et un bâton en bois du jardin. Il fabriqua un petit sac dans lequel il mit quelques nécessités et il s'enfuit. Le petit fugitif était décidé à attraper le malfaiteur. Il se dirigea vers un café pour relire ses notes. Entré dans le café, il alla s'asseoir à une table au fond où personne ne le dérangerait. Mais il avait soif. Il passa donc d'abord par le bar demander une limonade. Il vit, au comptoir, un policier qu'il n'avait jamais vu auparavant. Un gros gaillard buvant une bière irlandaise. Il regardait le gamin d'une manière chaleureuse, mais Paul le trouvait louche:

« Alors mon grand garçon, on fugue? dit le policier en voyant le sac.

- Ton père sait-il que tu es là? Il est sûrement inquiet! dit le barman à son tour.

- Ne vous inquiétez point messieurs, il sait très bien que je suis là., répondit Paul. Est-ce les clés de votre voiture que je vois là? demande Paul au gros gaillard.

- Oui...oui oui! C'est bien ma voiture! dit le policier surpris. Pourquoi le demandes-tu?

-Juste curieux! » dit Paul de sa voix d'enfant innocent.

Il prit sa limonade et se dirigea vers le fond. Il ouvrit son carnet de notes et lut: « Irlandais, voiture volée, menotta ses victimes ». « Ce n'est pas grand-chose » dit-il. Il continua à boire sa limonade en essayant de recoller les morceaux. Soudain il comprit. Il avait réussi! Il courut hors du bar à toute vitesse. Maintenant qu'il savait, il devait trouver un moyen d'attraper le

malfaiteur : « Un piège! » se dit-il. Il passa toute la nuit à élaborer son plan brillantissime. Le lendemain matin, il se dirigea vers le café, une lettre scellée à la main. Le policier était encore là. Paul se hâta de glisser l'enveloppe dans la poche du manteau, qui était accroché à la porte, de celui-ci. Une fois l'enveloppe glissée, Paul appela son père et lui dit de prendre la voiture. Celui-ci, très occupé par l'affaire de Sara Burt, accepta lorsque son fils lui dit le mot « urgence! »...

Lorsque Paul entendit le klaxon de la voiture de son père, il sortit du café et bondit à l'intérieur en disant : « Pile à temps! ». Son père restait confus. A ce moment-là, le policier sortit du café et prit le volant de son tas de ferraille rouillée. Paul cria à son père : « Suis cette vieille voiture! ». Sans hésiter, le père la suivit. Le policier allait à une vitesse folle : « Pourquoi est-il si pressé? » se demanda-t-il. La course poursuite dura deux heures... Le « policier » voulait être sûr qu'il n'était pas suivi. Il se dit qu'au bout de deux heures il aurait semé tout possible danger. Mais il avait tort. À la minute où il pénétra dans la vieille cabane devant laquelle il avait garé sa voiture, les renforts étaient déjà en route. Lorsqu'il sortit quinze minutes plus tard, la vieille cabane était encerclée de policiers. Il était trop tard, il tenait Sara Burt par ses poignées menottées. Il ne pouvait plus s'enfuir...

Après avoir arrêté le criminel et mis Sara en sécurité, le commissaire se tourna vers son fils et lui donna un gros câlin : « Comment l'as-tu su? » demanda-t-il. Paul donna son carnet de notes à son père qui le lut à haute voix : « irlandais, voiture volée, menotte ses victimes, policier? Ma voiture, MA voiture, bière irlandaise... » lit-il. « Je ne comprends pas, les trois premières viennent du dossier secret mais... Je ne comprends toujours pas » avoua le père à son fils. Paul expliqua : « Le malfaiteur avait des menottes parce qu'il se faisait passer pour un policier.

- Mais comment as-tu su qu'il n'était qu'un imposteur? »

- Tous les policiers paniquaient au commissariat. Ils étaient tous très occupés par l'enlèvement, alors que lui, était le seul qui buvait une bière au calme au lieu d'être au commissariat avec les autres. De plus, lorsque je lui ai demandé si c'était les clés de sa voiture, il prit un air paniqué et insista en disant que c'était la sienne, LA sienne... Et enfin, il ne buvait que de la bière irlandaise, car c'est la seule bière à laquelle il était habitué.

- Un vrai travail de jeune détective! dit le père fièrement.

- Mais comment l'as-tu mené à nous?

- Une lettre ... dit le fils demi-endormi.

- Qu'y avait-il dedans? demanda le père dont la curiosité était sans fin.

Il n'obtint aucune réponse. Il regarda dans le rétroviseur et vit son fils assoupi sur la banquette arrière. Il sourit et dit : « Dors bien petit détective ».

Et depuis ce jour, Paul aide à résoudre les crimes les plus dangereux aux côtés de son père, lorsqu'il n'est pas à l'école bien sûr!

Paul entendit le klaxon de la voiture de son père : « Le devoir m'appelle une fois encore! J'arrive papa! » cria-t-il à son père de la fenêtre de sa chambre. « Alors? » demanda Paul en entrant dans la voiture. « Vol à la banque nationale... » répondit le père...

Le réveil sonna. Paul se réveilla. Était-ce un rêve? Toute cette aventure? Toute issue du fruit de son imagination? Non, impossible! Soudain, il entendit le klaxon de la voiture de son père...

Paul, n'abandonne pas!

Nous étions à la mi-juin (le treize exactement) de l'année 1958. Paul, qui avait présentement douze ans, arriva chez lui après une longue journée d'école. Il s'assit à son bureau, et commença à écrire le déroulement de ses heures de cours dans son carnet à la reliure dorée. Il le faisait tous les jours depuis qu'il avait surpris sa sœur en train de le faire. Il ne la voyait pas souvent d'ailleurs puisqu'elle vivait une semaine chez leur père quand lui était chez leur mère. Ce n'est pas facile, les parents divorcés!

Cette semaine, Paul était chez son père, chômeur et alcoolique. Quand ce dernier entra dans la chambre, il fit sursauter Paul qui put directement identifier les boissons consommées par son père. Le jeune garçon l'ignora complètement, comme sa mère le lui avait conseillé. Le père se pencha par-dessus l'épaule de son fils, observa un moment ce qu'il faisait puis demanda : « Que fais-tu ?

- J'écris, » répondit Paul le plus calmement du monde. Il savait très bien ce qu'allait dire son père. C'était la même chose à chaque fois.

« Tu sais qu'écrire comme ça, c'est pour les filles ? » le ton de sa voix était devenu plus sévère et sa présence était oppressante. À chaque fois qu'il ouvrait la bouche, des relents d'alcool donnaient à Paul mal à la tête.

« Hein, tu m'entends ?, cria le père, réponds-moi! »

Il saisit un livre sur le bureau de Paul et lui lança à la figure. Paul eut mal, très mal. Un mince filet de sang rouge écarlate s'écoula de sa pommette gauche, tout juste entaillée. Paul retint ses larmes, comme il l'avait fait la veille quand son père lui avait violemment lancé la télécommande sur la cuisse droite. Ou encore deux jours auparavant quand il lui avait donné un coup de pied dans le dos. Paul était impuissant. Il ne pouvait rien dire.

Le jeune garçon porta la main à son visage et sentit le sang chaud couler le long de sa joue. Il regarda son père, les yeux remplis de larmes retenues, et se mit à crier. Il hurla. Il n'arrêta que lorsque son père partit s'enfermer dans la salle de bain avec une bouteille de Vodka.

Pendant un moment, l'idée vint à Paul de partir de ce monde. Il l'écrivit. Puis il retrouva la raison et se dit que tout n'était pas encore perdu mais qu'il ne pouvait plus vivre comme ça. Il décrocha un rideau du mur de sa chambre,

rassembla de l'argent, de quoi manger et plusieurs vêtements. Il enfila un pull à capuche, referma son baluchon de fortune et sortit par la porte arrière de chez lui.

Il marcha pendant une heure. Il errait dans les rues de la ville sans nulle part où aller. Il se posa sur un banc et réfléchit. Il ne pouvait pas se rendre chez sa mère, elle le ramènerait immédiatement chez son père. Idem pour ses amis. Il était tout seul et devait se débrouiller par lui-même. Il resta assis là, à regarder la nuit tomber, jusqu'à ce que les rues se soient complètement vidées de leurs passants. Elles étaient à présent désertes. C'est alors que Paul eut une idée : il y avait, pas très loin d'ici, une forêt. Il se souvint alors qu'il s'y trouvait une cabane que les randonneurs utilisaient quand ils voulaient camper. Paul se mit en route dès qu'il fut sûr du chemin à prendre.

Il arriva à la cabane deux heures plus tard et s'y installa. Il n'avait pas pris beaucoup de nourriture et songea qu'il devrait aller se réapprovisionner d'ici deux jours. Il s'allongea sur le matelas de camping qui meublait la cabane et s'assoupit dès qu'il eut les yeux fermés.

Il se passa deux jours avant qu'il ne manque de nourriture. Le jeune garçon rassembla ses affaires et se mit en route.

Arrivé à l'entrée de la ville, Paul prit des précautions. Il ne fallait pas qu'on le reconnaisse. Il enfila son pull et se dirigea vers le supermarché le plus proche. Il aperçut, sur la porte, une affiche avec une photo de lui et en gros écrit : "DISPARU". Il eut comme un pincement au cœur; on le recherchait. Lui qui pensait que personne ne voulait de lui...Bon, ce n'était pas le moment de s'apitoyer sur son sort. Paul partit dans la direction opposée au supermarché. Il remarqua que sur tous les poteaux et les arrêts de bus, la même affiche était accrochée.

Il trouva enfin un quartier de la ville où aucune affiche n'était collée. Il avança dans la rue et s'arrêta devant un bâtiment en pierre qui portait une enseigne lumineuse dressée sur le toit. Cette enseigne affichait des lettres, six au total, qui formaient le mot "DINNER". Seuls le "i" et un des deux "N" étaient allumés mais Paul entra quand même.

Dès qu'il eut poussé la porte, un homme cria un "Bienvenue!" sympathique de derrière son comptoir. Il demanda à Paul ce qu'il voulait manger. Le garçon réfléchit un instant et commanda un repas à emporter. Le monsieur lui dit de s'asseoir en attendant que le plat soit prêt. Paul s'exécuta et observa pendant un moment l'ensemble du restaurant. Il y avait un immense comptoir qui partait du mur droit et couvrait presque la totalité du mur du fond. Deux cuisiniers s'affairaient derrière à préparer le repas de Paul. Des tabourets en velours vert lime étaient alignés le long du comptoir en bois. Une machine à café se trouvait à droite de Paul et le menu du jour, écrit à la craie sur un tableau en ardoise, était affiché en face de lui. Un poste de radio qui grésillait était posé sur une étagère juste à côté d'une vitrine où étaient présentées des tartes de toutes les saveurs imaginables.

Il ne prêtait plus attention à ce qui se passait autour de lui. Il était si fatigué, il faisait tellement chaud. Il fut sorti de sa rêverie par une présence inattendue à côté de lui. Il se retourna et constata avec effroi qu'un homme âgé d'une quarantaine d'années s'était assis sur le tabouret voisin du sien. Il remarqua tout de suite l'uniforme bleu, la casquette et l'arme à la ceinture de l'homme. C'était bien évidemment un agent de police.

« Bonjour monsieur l'agent!, s'exclama le propriétaire du restaurant, qu'est-ce que ça sera aujourd'hui? »

- Un café noir avec deux sucres, mon ami, répondit le policier.
- Tout de suite monsieur, » reprit le propriétaire.

Paul tenta de se cacher en ramenant sa capuche derrière ses oreilles mais l'agent s'en aperçut.

« Tu sais que je te suis depuis que tu es sorti de la forêt? Tes parents sont très inquiets tu sais? C'est ton père qui nous a appelé en premier, expliqua l'agent, je comprends ce que tu vis et je veux t'aider. Mais ça,» il glissa la main dans sa poche et en sortit un carnet à la reliure dorée. Il l'ouvrit à la dernière page écrite par Paul, celle où il expliquait que rien n'allait plus et qu'il serait mieux s'il partait pour de bon. « Ça, ce n'est pas la solution. Il ne faut pas abandonner, » termina-t-il. Paul s'empara du carnet, déchira la page et la balança dans la poubelle.

« Vous avez raison, dit-il enfin, mais comment avez-vous fait pour me retrouver? »

- Mais enfin, Paul, qui met un pull en laine en plein mois de juin? »

Concours de nouvelles – Sujet 1

Retour à la case départ

C'était une journée d'été de 1960. Le Soleil rayonnant illuminait la ville de Montréal; les enfants envahissaient les parcs; après tout, les grandes vacances venaient à peine de commencer ! C'était sûrement le jour le plus chaleureux du siècle dans la ville québécoise. Tous les citoyens du quartier de Rosemont se précipitaient hors des aréna de hockey sur glace pour pouvoir profiter du temps qu'il faisait. Enfin, c'était une journée à savourer.

Pourtant, Jacob, qui fêtait son sixième anniversaire, était battu par son père, Christian, car il avait brisé un verre :

« Ça t'apprendra, de jouer avec mes affaires ! S'exclama Christian;

- Mais papa..., pleurnicha Jacob, en sanglots;

- Tais-toi !!!, répliqua le père, D'ailleurs, tu seras privé de sortie pour le reste de l'année, jeune présomptueux ! * »

Jacob était désespéré : il voulait tant rejoindre ses amis et camarades de classe, au point de rencontre habituel, qui était devant la grille de la cour de l'école. Mais le jeune enfant redoutait les coups de son père, d'autant plus qu'il était policier.

Cette nuit-là, Jacob en eut assez : c'était au moins la quatrième fois que le jeune garçon était battu par son père dans l'espace d'une semaine. Il fallait que cela cesse : Jacob, très intelligent, était inquiet pour sa santé. Mais en parler à son père aurait été trop dangereux. Jacob devait penser à quoi faire et comment agir. Il y passa quelques heures, et, se rappelant que son père, Christian, gardait la fenêtre de la salle à manger ouverte toute la nuit, décida de faire une fugue.

Il était à présent minuit et dix minutes. C'était le moment d'agir pour Jacob. Sa chambre, qui était plutôt un grenier, était située à côté de la chambre de son père. Malheureusement pour Jacob, il devait y passer pour rejoindre la salle à manger. La chambre de Christian faisait à peu près quatre fois la taille de celle de son enfant. On y retrouvait des lettres déchirées, des chaussures usagées qui ne sentaient pas la rose, et des mouchoirs repliés en quatre envahissaient le plancher. La famille de Jacob n'était pas riche : la mère de Jacob avait quitté le père du jeune enfant lorsque ce de dernier avait à peine deux ans. Jacob ne savait pas ce qu'il allait lui arriver après la fugue. Mais en marchant à quatre pattes sur le plancher de la chambre du père de famille, il découvrit une photographie de sa mère, jeune, belle; cela lui rappelait du temps passé avec elle avant qu'elle ne quitte son père, Christian. Elle s'appelait Laurette Dufour. C'est alors que Jacob eut une idée qui lui semblait merveilleuse : il allait rejoindre sa mère, qui habitait à présent à Laval !

Jacob, pendant qu'il pensait dans sa chambre, prit des précautions pour le trajet qu'il ferait à pied : il avait emporté assez de nourriture pour trois jours dans son petit sac rouge à

Retour à la case départ

*jeune présomptueux : du Cid, de Corneille

pois blancs. Jacob s'échappa aisément de la petite maison dans laquelle il habitait. Par la suite venait la partie la plus difficile de son aventure : trouver Laval. Le jeune fugueur, qui avait l'habitude d'aller au Forum de Montréal pour regarder jouer le Canadien de Montréal, son équipe de hockey sur glace préférée, décida de s'y rendre, puis de demander à l'un des employés s'il savait comment se rendre dans la grande banlieue de Montréal. C'est alors qu'il entama la marche nocturne. Même dans le noir, Jacob s'y retrouvait facilement car il connaissait le trajet par cœur : il devait marcher tout droit et prendre la droite sur la 9e avenue lorsqu'il apercevrait, le Complexe sportif Étienne-Desmarteaux, l'aréna dans laquelle il avait joué tant de parties.

Il était huit heures du matin lorsque Jacob atteint finalement le Forum de Montréal. Jacob avait tenté de prendre quelques raccourcis, mais il s'était égaré quelquefois dans les rues sombres de la ville. Cependant, il était tout de même arrivé à destination. C'est alors que l'enfant aperçut Tony, un homme dont il était très familier. Tony travaillait au Forum depuis quatre ans, et avait payé plusieurs entrées aux matches du Canadien de Montréal pour Jacob. Les deux hommes étaient amis.

« J... Jacob! Que fais-tu ici ? Où est ton père ? s'interrogea Tony en apercevant le jeune garçon épuisé.

- Qu'importe, mon ami, répliqua Jacob. Je suis en danger. Je dois aller à Laval. J'ai besoin de ton aide pour m'y rendre, mon ami.

- Enfin, j'ai une famille, Jacob, je dois y aller ! Mais prends le bus 142 qui devrait passer ici sous peu. »

Jacob tint compte des conseils de son ami. Il dut attendre une demi-heure pour prendre le bus 142. Après être passé par la rue Queen-Mary et la rue Côte-des-Neiges, l'énorme autobus était rempli de personnes qui allaient à Laval, fort probablement pour travailler. Le trajet fut long et difficile pour Jacob, car il fut comprimé entre plusieurs personnes pendant plus de deux heures. De plus, le pauvre enfant ne tenait presque plus debout, n'ayant pas fermé l'œil de la nuit.

Vers onze heures, l'autobus avait atteint sa destination. Jacob se trouvait alors sur la rue du Québec. L'enfant n'avait pas vu sa mère depuis qu'elle et Christian avaient eu ce que le jeune appelle encore aujourd'hui « la grande dispute ». Il sentait qu'il y était presque, qu'il allait pouvoir retrouver sa mère, qu'il adorait. Cependant il fallait maintenant que le jeune garçon âgé de six ans et un jour, trouve l'adresse de la maison de sa mère. Mais soudain, le sang de l'enfant se glaça : il lui vint à l'idée que sa mère n'habitait peut-être plus à Laval, ou bien que son père était déjà après lui et que Tony aurait pu lui dire que son enfant était dans un bus pour Laval ! Jacob devait garder son sang-froid; il était si proche du but ! C'est alors qu'il aperçut un policier qui buvait un verre de bière dans un bar. « Peut-être que je peux

Retour à la case départ

demander au policier s'il connaît Laurette Dufour, et sinon, lui demander de l'aide pour la trouver ! » s'exclama Jacob, excité mais angoissé.

Le bar était lumineux; les murs étaient peints au blanc, il y avait des tabourets métalliques avec une assise verte, une valise de couleur marronne, bref, c'était un très beau lieu pour boire un verre en toute intimité. La personne de service derrière le comptoir fumait une cigarette et regardait Jacob d'un air familier, mais Jacob, épuisé, était loin de s'imaginer que cela pouvait être. C'est alors que le jeune enfant s'assit sur un des tabourets du bar, et demanda au policier qui était assis à côté de lui : « Savez-vous qui est Laurette Dufour ? »

- « Non, mais pour toi mon ami, c'est retour à la case départ ! »

Jacob, en ouvrant grand les yeux, s'aperçut que le policier était en fait son père, qui l'avait retrouvé à l'aide de l'employé derrière le comptoir, Tony.

La fin

Un Grand Verre de Jus de Pomme

Par Shibuyette

Il apparut un matin, à la porte, son baluchon rouge à la main et ses souliers sales et usés. Il s'avança vers le comptoir et s'assit sans difficulté à l'un des tabourets verts. Il était petit, sept ans, pas plus, et son expression était calme et neutre. « Un jus de pomme, s'il vous plait, m'sieur », dit-il, en gardant les yeux fixés au sol. Sans poser de questions, je remplis un grand verre de jus de pomme frais, et le lui donnai en ramassant les trois centimes qu'il avait posés sur le comptoir. « Ça va, mon garçon ? demandai-je.

– Ça va, m'sieur, répondit-il sans expression.

– Tu es parti à l'aventure ? continuai-je.

– Si vous voulez, m'sieur, dit-il, en regardant toujours le sol.

– Ils sont où tes parents, bonhomme ?

– Ils sont pas là, m'sieur, un autre jus de pomme s'il vous plait.

– Tu habites où ? demandai-je, en lui tendant un autre verre.

– Moi, m'sieur ? J'habite dans le grand chalet au-dessus de la colline, devant les trois pins. Il y a des lapins, des poules et même un chien. Au printemps, un grand pommier poussait, avec des belles pommes rouges toutes mûres. On pouvait s'allonger à l'ombre, faire des galipettes au soleil ou danser avec les papillons au chant des oiseaux.

– Mais que fais-tu ici, mon garçon ?

– Je m'ennuyais, au chalet m'sieur. Alors, j'ai décidé de partir. C'était facile, la fenêtre des cabinets était toujours ouverte, et puis j'ai traversé la campagne à pied, en direction de cette ville. Je chantais le long de la route, sous la lueur de la lune, « trois kilomètres à pied, ça use, ça use, trois kilomètres à pied, ça use les souliers... », pendant trois nuits. J'étais libre, et je n'avais pas peur, du loup, d'un ogre, d'un fantôme ou du diable, ce sont tous des légendes. « Onze kilomètres à pied, ça use, ça use, onze kilomètres à pied, ça use les sou... ». Et un soir, je suis tombé dans le vide. J'ai entendu un cri, puis, plus rien, comme ça, en un clin d'œil. Je tombais. D'ailleurs on tombe tous dans le vide, on n'avance vers rien. »

Et pour la première fois depuis qu'il était rentré dans le bar, il leva la tête et me regarda droit dans les yeux, avec ses yeux de fantôme, les yeux du diable.